REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année GENÈVE, Juillet-Août 1910 Nos 7-8

SOMMAIRE :

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Paraît chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.
pour tous pays.

LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 Fr. 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Russie, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés, aussi longtemps qu'ils n'auront pas réglé leur situation économique, de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Pour la France, on peut s'abonner à la Revue à la Librairie E. Nourry, 14, rue Notre-Dame de Lorette, 14, Paris.

Für Deutschland und Österreich-Hungarn besorgt das Abonnement der Revue die Krausgesellschaft in München. Man richte die Bestellung an deren Expedition, Auenstrasse 14 I, München.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 7-8.

L'ALLIANCE DES RELIGIONS[1]

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

En gravissant l'escalier d'honneur de ce cercle militaire, mes regards se sont arrêtés sur des fresques célébrant les victoires allemandes de 1870, qui sont autant de défaites françaises. Vous comprendrez ce qu'un tel spectacle a de douloureux pour mon cœur. Cette guerre, du reste, ne fut pas seulement un désastre pour la France, mais pour l'Europe entière, car, dans ce que je ne crains pas d'appeler le plan providentiel, la France et l'Allemagne étaient les deux facteurs d'une même civilisation européenne et mondiale.

Je ne saurais oublier l'entrevue que j'eus avec le père de votre empereur actuel, le sage Frédéric III, alors prince impérial. Il avait bien voulu exprimer le désir de me voir, et ce fut à Versailles, le jour même où fut conclue la paix : « J'étais opposé à cette guerre, me dit-il, car je ne la croyais pas nécessaire ; mais, obligé de combattre les Français, j'ai appris à les estimer davantage. »

Apprenons à nous estimer mutuellement, Messieurs, et nous comprendrons qu'il n'est pas si difficile de nous aimer et de travailler en commun.

[1] Discours de clôture du Congrès de Berlin, prononcé sous la présidence de M. Schrader, député au Reichstag et président du Congrès.

Si le patriotisme a divisé les peuples, la religion les a-t-elle unis ? L'affirmative paraît être l'enseignement de la Bible, lorsqu'elle nous présente, à l'origine des choses, une seule famille d'Adam unie dans le culte d'un seul Dieu. Mais l'histoire, aussi haut qu'elle remonte, nous met au contraire en présence de polythéismes divers en même temps que grossiers et cruels. La préhistoire apporte un témoignage analogue dans les débris qu'elle nous a laissés. Partout, c'est la guerre des hommes contre les hommes et des dieux contre les dieux.

La Genèse, dans ses premiers chapitres surtout, n'est pas un livre d'histoire, mais, comme la nommait excellemment Origène, « un océan de théologie ». Elle dit ce qui aurait dû être, si le plan supérieur de Dieu sur ses créatures raisonnables n'avait été contrarié par des contingences physiques et morales, avec lesquelles le Créateur, dans sa sagesse et dans sa liberté, a voulu compter. Elle dit ce qui sera un jour, si l'idéal divin s'impose pleinement à la réalité résistante et vaincue ; si le souffle de vie qui nous a tirés de la poussière de la terre, selon le symbole biblique, ou des entrailles de l'animal, selon l'hypothèse scientifique, achève entièrement son œuvre. Fils de la boue ou fils de la brute, qu'importe, si nous devenons un jour fils de Dieu ! « Il les créa mâle et femelle, il les créa à son image et à sa ressemblance. » (Genèse.)

C'est ainsi que les premiers hommes, héritiers des anthropoïdes, portaient déjà dans leur conscience, ou, comme on dit aujourd'hui, dans leur subconscience, les grandes lois, inconnues des êtres inférieurs, et qui feront la civilisation et la religion parfaites dans le plus lointain avenir. L'Adam et l'Eve préhistoriques ont été peut-être polythéistes et polygames, mais ils appartenaient à cette race qui a pour destinée ultérieure, humaine et surhumaine à la fois, l'adoration d'un seul Dieu dans le ciel et l'amour d'une seule femme sur la terre.

Le type de l'homme est dans l'animal, et le germe du surhomme est dans l'homme.

Quand la Bible cesse d'être un grand poème de philosophie divine pour devenir une histoire, ou, si vous l'aimez

mieux, un embryon d'histoire, elle nous montre l'origine du monothéisme chez un petit peuple obscur et souvent méprisable dont Tacite a écrit qu'il avait « la haine du genre humain » et dont un prophète a dit : « Ce peuple habitera à part et ne sera pas mis au nombre des nations. » (Nombres, XXIII, 9.) Fixés sur un territoire de vingt lieues de large, emprisonnés dans une mentalité qui n'avait pas plus d'envergure, les Juifs, en dehors de leurs livres sacrés, n'ont connu ni les lettres, ni les arts, et quant à leur histoire politique, elle a été aussi médiocre, pour ne rien dire de plus, dans le royaume de Juda que dans celui d'Israël. Leur grandeur était dans leur monothéisme, étranger et supérieur au reste du monde, mais ce monothéisme ne leur était pas naturel. Renan a dit, avec cette beauté de style qui cache quelquefois la pauvreté de la pensée : « Le désert est monothéiste » ; mais les vrais habitants du désert, où Israël n'a fait que passer, les Arabes adoraient dans la Caaba, avant que Mahomet l'eût purifiée, autant d'idoles qu'il y avait de jours dans leur année et de tribus dans leur race.

Un patriarche, un prophète nous apparaît dans le lointain des âges, peu importe son nom, la Bible l'appelle Abraham, c'est-à-dire le père de beaucoup. Il arracha sa propre conscience, et sa descendance après lui, à l'idolâtrie commune à tous les Sémites. Il rêvait à la fois de religion et de paternité. Il avait reçu une de ces révélations en partie humaines, en partie divines qui font les inspirés : « Sors de ta patrie, et de ta famille, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai..... Regarde les étoiles du ciel et compte-les, si tu peux : ainsi sera ta race. »

Admirable religion, qui se résume dans un dogme profond autant que simple, l'unité de Dieu, avec son corollaire l'unité des hommes, et qui pouvait devenir la religion du genre humain, si ses docteurs ne l'avaient rétrécie et comme emprisonnée dans plus de six cents préceptes, — les rabbins les ont comptés, — ce qui faisait dire aux premiers apôtres chrétiens, juifs d'origine : « C'est un joug que ni nous, ni nos pères n'avons pu porter ! » La religion la plus simple était devenue la plus compliquée ; le monothéisme le plus universel, le plus humanitaire, si je peux me servir de cette

expression, s'était transformé dans le plus étroitement ethnique.

Honneur au Judaïsme réformateur, dont nous comptons parmi nous des représentants distingués, qui cherchent à rendre à leur religion sa signification primitive!

L'ancien Judaïsme avait conservé l'Unité de Dieu et la Loi de Justice et d'Amour dans un vase étroit et rugueux; le plus grand de ses prophètes, Jésus de Nazareth, brisa ce vase et en répandit le parfum dans le monde. On a nié quelquefois, et tout récemment encore, que Jésus ait réellement existé. On s'est efforcé du moins d'en faire un personnage en grande partie fabuleux, mais en vain. Le Christianisme appartient à l'histoire par ses origines, en plein siècle d'Auguste; il procède d'une personne, comme toute grande œuvre, et cette personne, Renan, que je citais tout à l'heure, le reconnaît avec raison, n'est pas celle de Paul de Tarse, mais celle de Jésus de Nazareth.

Sans doute, par tout un côté de sa personne et de son œuvre, Jésus relève de l'inconnu, peut-être même de l'inconnaissable. Dans ces régions inaccessibles, l'imagination a pu mêler ses fictions, tantôt sublimes et tantot bizarres. C'est une loi des choses humaines contre laquelle il serait vain de lutter. Il n'y a pas de grand homme sans une légende, ni de grande religion sans une mythologie. Quand le soleil se couche derrière les montagnes ou dans les flots de la mer, il laisse après lui dans les nuages de longues traînées d'or, et de pourpre, et d'opale. Le crépuscule ne prouve pas contre le soleil, pas plus que la légende contre l'homme ou la mythologie contre la religion.

Qui discernera, dans ces splendeurs posthumes, ce qui est une transformation de l'histoire de ce qui n'est qu'une création de la poésie? J'en retiens peut-être davantage que plusieurs d'entre vous, pour mon cœur ou même pour ma raison mystique, mais je ne fais pas consister l'évangile dans les récits, d'ailleurs si beaux, de l'enfantement virginal ou de la résurrection corporelle: je le cherche et le trouve dans le caractère étrange et surhumain de la vie et de la mort du Christ, dans le sermon sur la montagne et dans les paraboles galiléennes, dont celles, par exemple, de l'Enfant prodigue

et du bon Samaritain, qui renferment, à elles seules, l'esprit qui a renouvelé le monde.

Comment Jésus-Christ a-t-il donné au monde la religion universelle et définitive? Est-ce en y fondant une Eglise destinée à remplacer la Synagogue et, avec elle, toutes les autres sociétés religieuses? S'il est aujourd'hui un point acquis à l'histoire, c'est que Jésus-Christ n'a fondé aucune Eglise au sens propre du mot. Saintement absorbé par la vision finale et pour lui prochaine de la religion parfaite, qui ne revêtirait aucune des formes propres aux générations successives, il condensait en une seule ces générations sans nombre et leur faisait entendre cette magnifique promesse: « Cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient accomplies. » L'homme ne quittera pas cette terre sans avoir vu de ses yeux et, pour ainsi dire, touché de ses mains l'idéal, l'idéal toujours poursuivi et jamais atteint, le grand idéal du monde de vérité, de justice et de bonheur, qui est le Royaume de Dieu et qui fut l'objet de la prédication du Christ. Le Christ n'a pas fondé l'Eglise, il a annoncé et préparé le Royaume: il l'a annoncé par sa prédication, il l'a préparé par son esprit, et c'est là précisément ce qui fait la grandeur et l'originalité de son œuvre.

Du reste, il fut fidèle à l'institution particulière dans laquelle il était né et il ne songea jamais à lui en substituer une autre. Il était venu non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, et depuis la circoncision qui ensanglanta ses langes jusqu'aux aromates qui embaumèrent son linceul, « selon la coutume des Juifs », remarque l'évangéliste, il a pu dire en toute vérité : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Quand certains théologiens nous exhortent à retourner au culte institué par le Christ, ils ne savent guère ce qu'ils nous conseillent, car le culte qu'il a pratiqué, et ses premiers disciples après lui, fut le culte mosaïque, y compris l'effusion du sang des animaux que répandaient les prêtres.

Jésus pratiquait ce culte, mais il ne l'imposait pas à ceux qui venaient à lui d'entre les païens, pas plus qu'il n'en créait un autre à leur usage. Quand il eut guéri le serviteur du centurion romain, qui avait construit de ses deniers une

synagogue pour les Juifs qu'il aimait, sans partager leurs pratiques, Jésus ne lui dit pas : « Entres-y toi-même, deviens prosélyte et fais-toi circoncire. » Il se contenta de dire : « Je n'ai pas trouvé autant de foi en Israël ! »

Et quand il eut guéri la fille de la Chananéenne, qu'il rangeait tout d'abord, parlant le dur langage des zélateurs d'Israël, parmi les chiens auxquels il n'est pas permis de donner le pain des enfants, il ne lui recommanda pas de se faire baptiser par ses propres disciples : « O femme, s'écria-t-il, ta foi est grande ! » Et ce fut tout.

Et enfin, quand il fut interrogé directement par la Samaritaine sur le lieu et la forme du culte agréable à Dieu : « Femme, lui répondit-il, ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père ; Dieu est Esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Loin de moi la pensée de contester l'utilité ou plutôt la nécessité d'une Eglise positive, puisque la fin du monde présent n'arrivait pas aussi vite qu'on l'avait cru et que la parole de l'apôtre Paul et le glaive du César Titus avaient consommé la rupture des Juifs et des Chrétiens. L'Eglise fut l'œuvre des Apôtres par la force des choses et sous l'inspiration de l'Esprit, qui ne réprouve la lettre que lorsque la lettre asservit et tue.

Aujourd'hui encore, malgré tout ce qu'elles peuvent avoir de défectueux, les Eglises traditionnelles sont les auxiliaires et au besoin les suppléantes du foyer domestique, dans un état de choses où ce foyer n'est pas toujours propice à l'instruction religieuse et à l'éducation morale. N'en déplaise au rêveur génial et généreux qui a nom Tolstoï, quel déchet dans le monde le jour où les ministres de l'Evangile viendraient à manquer, les chaires à se taire, les temples à se fermer !

Nul ne ressent plus que moi la douceur exprimée par ce prêtre japonais qui, assis au pied d'un autel dont il ignorait l'histoire, disait : « Je ne sais qui habite ici, mais je m'y sens heureux et je suis prêt à y verser des larmes ! »

Et Jésus n'a-t-il pas dit lui-même : « Là où vous serez deux ou trois réunis en mon nom, j'y suis au milieu de vous. »

Aucune des sociétés qui portent le nom de chrétiennes n'ayant été fondée par le Christ, s'il est bon de vivre dans l'une d'entre elles, dans celle surtout où la Providence nous a fait naître, à moins que nous n'ayons une raison puissante de nous en séparer, il n'existe pas, à cet égard, d'obligation générale. Aucune Eglise n'a le droit de dire : *Hors de moi, point de salut!* et si elle le fait, elle n'est plus une Eglise, mais une secte. Si grande que soit une Eglise, renfermât-elle des millions d'adhérents, réels ou fictifs, elle n'est plus qu'une secte quand elle anathématise ceux qui ne croient pas et ne prient pas comme elle et quand elle divise l'humanité en deux tronçons inégaux, l'un qu'elle livre à Satan, l'autre qu'elle accapare après avoir accaparé Dieu lui-même. Il faut faire cesser ce schisme épouvantable, le plus funeste de tous. Ce sera, en partie, l'œuvre du Modernisme, s'il est conservateur en même temps que libéral, fidèle à ce que la tradition a de légitime et de nécessaire, mais réformateur, ou plutôt destructeur des erreurs et des abus qui l'ont défigurée.

Et quand je parle du Modernisme, je n'entends pas celui qui porte un double masque : au dehors, soumission ; au dedans, révolte. J'entends celui des sincères et des forts, et pour n'en nommer que deux, un Murri qu'une excommunication sans valeur n'a pas empêché de siéger, de parler et d'être applaudi parmi nous ; un Tyrrell plus éloquent et plus puissant sur son lit de mort que tous les apôtres vivants.

Ce Modernisme-là est le seul qui mérite les sympathies des Français fidèles aux qualités de leur race, la logique des idées et la loyauté des sentiments. J'en dirai autant des Allemands. « L'Allemand, disait Charles-Quint, est un animal docile qui porte tout, excepté ce qui pèse sur sa conscience ». Je tiens ces paroles d'un illustre historien, Guizot, qui me les rappelait à moi-même à l'époque du concile du Vatican. Elles s'appliquent à Döllinger, dont le nom vénéré ne doit pas être oublié ici et qui restera devant l'histoire ce qu'il fut en effet, le premier des modernistes. C'est lui qui, le premier en face du concile des infaillibilistes, trop grand pour être effrayé par l'anathème ou tenté pour la compromission, a

nettement affirmé le catholicisme de l'Eglise contre le papisme du Vatican. La marche des événements et des idées nous a conduits à élargir son programme, mais sans l'abandonner. Nous rêvions avec lui l'union des Eglises chrétiennes, nous cherchons maintenant, avec plus de sagesse pratique, le rapprochement et l'alliance de toutes les religions dignes de ce nom — « Nous sommes chrétiens », disons-nous en modifiant la parole ancienne, « nous sommes chrétiens, rien de ce qui est religieux ne nous est étranger ».

La véritable Eglise renferme tous les hommes. C'est d'elle que Jésus-Christ a dit : « Il en viendra beaucoup de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, et ils s'assoieront avec les patriarches et les prophètes dans le royaume de Dieu ». Ceux-là seuls s'en excluent eux-mêmes qui se refusent à l'accomplissement de ces deux commandements où sont résumés la loi et les prophètes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et tu aimeras tes frères comme toi-même. »

J'irai plus loin. La véritable Eglise renferme tous les mondes. Voltaire qu'on peut citer après l'Evangile, quand sa plume ironique et légère laisse échapper des paroles profondes, Voltaire dit quelque part que, s'il est un habitant de Sirius qui pèche contre la loi morale, il pèche contre l'univers. Je dirai à mon tour que s'il est dans Sirius ou dans quelque autre région stellaire, des êtres doués d'intelligence, de liberté, d'amour, ils sont de la même religion que nous, ils appartiennent à la même Eglise, et c'est pour eux comme pour nous que Jésus à dit : Fils de l'Esprit, vous adorerez l'Esprit parfait à l'image duquel vous avez été faits, et vous aimerez dans toute l'étendue de l'espace et du temps les esprits créés, quels qu'ils soient, qui portent avec vous sa ressemblance.

En terminant, vous me permettrez un souvenir qui me revient toujours quand je songe à l'unité religieuse, et qui m'émeut d'autant plus aujourd'hui qu'il me rappelle celle qui m'avait été donnée d'en haut pour être la compagne, non pas seulement de ma vie domestique — cela ne saurait suffire à un prêtre — mais de ma vie religieuse. Nous avons fait ensemble, et par deux fois, le voyage, je dirai le pèleri-

nage de Jérusalem[1]. Ce que nous y visitâmes de préférence, ce ne fut pas le Saint-Sépulcre profané par les divisions et par les superstitions des chrétiens. ce fut le temple de Salomon sur les ruines duquel s'élève la magnifique mosquée d'Omar. Nous étions chrétiens et voulions rester tels, moins les schismes et les idolâtries, mais nous n'en regardions pas moins l'Islamisme comme l'organisation la plus simple et la plus grandiose du monothéisme parmi les hommes.

Et, sur le seuil du temple, la compagne de ma route, s'écria : « C'est ici le centre du monde; tant que la foi au Dieu unique sera affirmée dans ce temple, le monde ne sera point ébranlé ! » Nous entrâmes, et nous entendîmes l'une des plus grandes paroles religieuses qui, à ma connaissance, aient été prononcées de nos jours. Elle ne venait pas d'un représentant des Eglises ou des Universités de l'Europe, mais du vieux cheik qui nous montrait le lieu saint : « Moïse, Jésus, Mahomet; trois grands prophètes, mais Dieu seul est Dieu ! »

Oui, sans doute, je réserve à Jésus les noms qu'il s'est donnés lui-même, le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu; mais je n'en dis pas moins énergiquement avec l'arabe et avec Jésus lui-même : Dieu seul est Dieu ! [2]

HYACINTHE LOYSON.

[1] A cet endroit de son discours qui, tel que nous le donnons ici, n'est qu'un résumé de son improvisation, l'orateur rappela le généreux éloge de l'Islam prononcé par M. Edouard Montet, recteur de l'Université de Genève, à une précédente séance du Congrès.

[2] On nous permettra d'ajouter que l'orateur, salué à son apparition par les applaudissements de l'auditoire, a été l'objet, après ce discours, d'une ovation chaleureuse. *(Note de la Rédaction.)*

LES BASES HISTORICO-BIBLIQUES DE LA PRIMAUTÉ PAPALE

A supposer qu'un artiste voulût symboliser l'Eglise, non pas comme son imagination artistique la lui suggèrerait, mais bien telle qu'elle ressort de l'exposition dogmatique, il se verrait obligé de représenter un monstre humain qui posséderait à la fois la tête phénoménale d'un géant et les membres exigus d'un pygmée. Il est clair qu'un pareil tableau irait à l'encontre de toutes les lois de beauté et d'esthétique, et pourtant il ne serait guère qu'un fidèle reflet de ce que représente le pape dans l'Eglise. Le pape est tout, peut tout, décide tout. Il est seul maître, l'évêque des évêques. Tout tourne autour de lui. Il ordonne et tous s'empressent. Il parle et chacun tremble. Lui seul occupe impérieusement l'antique et vénérable chaire de l'apôtre devant laquelle les peuples servilement se prosternent. C'est pourquoi le pape n'est point seulement un membre du corps mystique de l'Eglise, c'est l'Eglise elle-même. Cette sublime personnalité de l'Eglise est devenue depuis longtemps la proie d'une maladie incurable; elle souffre d'une hypertrophie de la tête qui accapare toutes ses forces vives et se développe aux dépens des membres en les affaiblissant. Parodiant le mot de Louis XIV, Pie IX a bien pu s'écrier en toute vérité : L'Eglise, c'est moi!

Mais plus les prétentions de la Curie romaine se font illimitées, plus l'on est fondé d'examiner leurs bases biblico-historiques. Sur quelles paroles fondamentales repose donc tout le fier édifice de cette puissance papale et universelle ?

Elles sont au nombre de trois :

1° Le Christ fonda, pour tous les temps et tous les peuples, une vaste Eglise, à la tête de laquelle il plaça Pierre, dans l'intention que cette Eglise reposât sur lui comme sur un roc, bravant les puissances de l'Enfer jusqu'à la consommation des siècles. En même temps il octroya à Pierre plein pouvoir; celui-ci détenait les clefs du divin royaume de l'Eglise, liait et déliait à son gré et ce qu'il liait et déliait en ce monde serait, du même fait, lié ou délié dans le ciel.

2° Pierre fut le fondateur et le premier évêque de l'Eglise romaine.

3° Ces privilèges octroyés à Pierre par le Christ, son maître, furent légués par lui à ses successeurs dans la chaire épiscopale romaine, les papes.

Depuis de longs siècles ces trois passages fondamentaux furent et sont révérés par les fidèles comme d'inébranlables, d'inattaquables vérités sur lesquelles il n'y a pas de doute. Et pourtant nous possédons les preuves qu'elles sont en contradiction flagrante avec l'histoire.

1° *Le Christ n'a jamais fondé une Eglise et partant n'a jamais placé un chef à sa tête.* Comment eût-il institué une Eglise, lui qui était persuadé que le merveilleux royaume de Dieu était à la porte et que la terrible catastrophe qui mettrait fin à toutes les choses subsistantes était sur le point d'éclater ? En vérité on ne sait ni le jour ni l'heure de son avènement, car ni les hommes, ni les anges, ni même le fils de l'homme ne la connaît, seul le Père qui est dans les cieux dispense cette heure mystérieuse au destin de l'humanité. Mais l'on est aussi incertain du moment où éclatera la catastrophe que l'on est sûr de son inquiétante et pourtant consolante imminence. Elle viendra comme un larron dans la nuit, comme l'éclair qui éclate à l'improviste du levant au couchant. C'est pourquoi les disciples devront veiller sans cesse et se trouver prêts pour la venue de l'époux. Car tout s'accomplira encore de leur vivant. « Je vous dis en vérité qu'il y en a

quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne. » (Matth. XVI, 28; Marc IX, 1; Luc IX, 27). « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent (Marc XIII, 30). Paul, lui aussi, attend les effroyables trompettes du Fils de l'homme. « Car nous vous déclarons ceci par la parole du Seigneur, c'est que nous qui vivrons et qui resterons sur la terre, à la venue du Seigneur nous ne préviendrons point ceux qui sont morts. Car le Seigneur lui-même descendra du ciel, avec un grand cri, avec la voix d'un archange et avec la trompette de Dieu; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux, dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Séigneur. C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres par ces paroles. Pour ce qui regarde le temps et le moment, vous n'avez pas besoin, mes frères, qu'on vous en écrive; car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un larron qui vient la nuit. » (1 Thess. IV, 15).

Ces sentences lapidaires de Jésus et de ses apôtres mettent la dogmatique catholique et l'apologétique dans le plus cruel embarras. Elles ne peuvent convenir de leur sens primitif et véritable. Elles ne peuvent désavouer ces phrases, elles parlent trop haut. Elles s'efforcent donc convulsivement d'en *détourner* et d'en *déplacer* le sens, comme l'essaya naguère encore Batiffol dans son livre « L'Eglise naissante », qui fut comblé d'éloges immérités par les orthodoxes. Hélas, toute cette peine et tout ce dévouement sont vains! L'eschatologie forme une part essentielle de la tradition évangélique. La rejette-t-on, elle emporte avec elle tout le reste, qui est indissolublement lié à cet enseignement fondamental du Christ. S'il n'existe pas de certitude sur les nombreuses paroles de Jésus, livrées égale-

ment par tous les évangélistes, au sujet de la fin prochaine du monde, pourquoi seule celle qui s'adresse à Pierre, comme à la pierre sur laquelle l'Eglise serait bâtie, et qui ne se trouve d'ailleurs que dans Matthieu, devrait-elle subsister de droit ? Accepte-t-on au contraire sincèrement et franchement le caractère eschatologique de la prédication de Jésus — ce que tout homme raisonnable ne peut se refuser d'admettre — il est clair qu'en ce cas il ne reste plus de place pour la fondation de l'Eglise et de la papauté.

Et Christ n'en a *point* fondé. Il n'a jamais prononcé les paroles que lui met dans la bouche le premier évangéliste. Tout ce que nous savons de la vie et de l'enseignement de Jésus procède de deux sources : l'évangile de Marc, qui constitue aussi la base des récits de Matthieu et de Luc, et une collection des Discours *(Logia)* du Seigneur, qui ne nous est pas parvenue mais dont on trouve également de nombreuses traces dans les évangiles de Matthieu et de Luc. *Aucune* de ces deux sources ne connaît la sentence d'après laquelle Pierre devait être la pierre angulaire de l'Eglise et le détenteur de la puissance des clefs. Marc, le disciple de Pierre dont il reproduisit les sermons, n'en sait rien. Les *Logia* ne pouvaient point non plus la contenir, autrement Luc ne l'aurait point passée sous silence. Les deux premiers siècles l'ignorent eux aussi; *Irénée* (Adv. haer), III, 19, 4) cite, il est vrai, le verset de Matthieu 16, 17 concernant la déclaration faite par Jésus de la béatitude de Pierre, mais il *saute immédiatement au verset 20, en passant sous silence les versets 18 et 19* (touchant les métaphores de la pierre et des clefs) — *signe bien évident qu'Irénée n'avait point sous les yeux les versets 18 et 19*. Ceux-ci apparaissent, pour la première fois, dans *Tertullien* en son écrit « *De prescriptione hæreticorum* » (c. 22), composé vers l'an 200. Le pape Calixte (217-222) s'en sert pour étayer son édit péremptoire : « A ceux qui font pénitence je remets le crime d'adultère et d'impudicité. »

2° *Pierre n'a été ni fondateur, ni évêque de l'Eglise de Rome.* Les origines de la communauté chrétienne de Rome ne sont pas suffisamment connues; elles se perdent dans une obscurité impénétrable. Le témoignage le plus ancien et le plus authentique que nous possédions sur elles se trouve dans l'épître de l'apôtre Paul aux Romains; or, non seulement il n'est point question ici de l'apôtre Pierre, mais le fait que saint Paul déclare avoir mis tout son honneur « à ne point bâtir sur fondements d'autrui » *(Rom.* XV, 20) suffit pour exclure la supposition que Pierre avait pu être reconnu comme la pierre fondamentale de l'Eglise romaine. En outre, la présence de Pierre à Rome serait en contradiction avec l'arrangement qui eut lieu à l'occasion de la réunion des apôtres à Jérusalem et d'après lequel Paul et Barnabas devaient prêcher l'évangile aux païens, tandis que les apôtres qui formaient les colonnes de la nouvelle église, Céphas et Jean, avaient mission d'évangéliser les Juifs *(Gal.* II, 9).

Les Actes des Apôtres eux-mêmes ne disent rien d'une demeure de Pierre à Rome. Il est vrai qu'ils racontent que Pierre, après sa libération de la prison, « s'en alla à un autre lieu » *(Act.* XII, 17). Mais il est d'autant plus malaisé d'identifier ce vague endroit avec Rome que les Actes nous montrent, aussitôt après, ce même apôtre à Jérusalem et nous content sa participation au concile des apôtres *(Act.* XV, 7 et ss.). La preuve la plus décisive de la présence de Pierre à Rome se trouve assurément dans la I. Petr. V, 13 : « L'Eglise qui est à *Babylone* et qui est élue avec vous, et Marc mon fils vous saluent », et ceci à la condition d'admettre que la première lettre pastorale qui nous est donnée sous le nom de Pierre soit vraiment son œuvre et que Babylone ne soit pas autre chose que Rome. Or déjà le célèbre historien de l'Eglise *Karl Hase,* à Iéna, se raillait de cette modestie de la théologie papale qui reconnaissait Rome dans Babylone [1]; puis, si l'on

[1] Kirchengeschichte, I, 162.

pense que le judaïsme, depuis l'Exil, possédait à Babylone un centre important [2], et qu'il est désigné déjà, par la tradition la plus ancienne, comme le champ de travail de l'apôtre Pierre, on ne peut comprendre pourquoi, sans aucune raison spéciale, et seulement par amour de la thèse dogmatique, on devrait attribuer à Rome ce nom de Babylone. En outre, nous avons les motifs les plus sérieux pour contester à Pierre la compilation de cette lettre. Pour n'indiquer qu'un seul point, il suffit de rappeler le fait bien connu que cet écrit fourmille d'expressions et de tournures pauliniennes, de manière qu'il faudrait admettre que saint Pierre, pour composer cette lettre destinée aux communautés de l'Asie Mineure, aurait auparavant, comme un simple écolier, étudié et recopié avec le plus grand zèle les lettres de Paul! Non plus que les livres néo-testamentaires, les écrits les plus anciens de l'époque chrétienne ne connaissent la moindre trace d'une présence de Pierre à Rome. Vers l'an 95, la communauté chrétienne de Rome envoya une épître aux Corinthiens; celle-ci fait mention du martyre des apôtres Pierre et Paul, mais elle ignore absolument la demeure de Pierre à Rome. Quelques dizaines d'années plus tard, *Ignace* d'Antioche prie les chrétiens de Rome de ne pas lui empêcher de recevoir la couronne du martyre qui lui était dévolue, mais, comme il l'affirme, il n'a que le droit de prier et non celui de commander « comme Pierre et Paul ». Ignace ne semble donc pas en savoir davantage sur la demeure de Pierre à Rome.

Sitôt après, *Hermes,* le frère de Pie, évêque de Rome, écrit le livre célèbre qui est connu sous le nom du « *Pasteur* »; lui encore ignore tout d'une demeure de Pierre à Rome. Vers la moitié du deuxième siècle, le philosophe *Justin,* martyr, défend le christianisme contre les attaques des païens et des Juifs. Il parle beaucoup de la légende

[1] L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église,* I, 11.

de Simon le Magicien, mais ne dit rien de la présence de Pierre à Rome.

Le premier qui en fait mention est l'évêque *Denys,* de Corinthe, lequel, dans sa lettre écrite vers l'an 170 et adressée aux Romains, désigne les Eglises de Rome et de Corinthe comme des fondations de Pierre et de Paul *(Eusebius, Hist. ecclés.,* II, 25, 8). Or l'improbabilité de ce fait saute aux yeux; en effet, d'après la I Cor. III, 10-15 et IV, 15, Pierre n'a jamais fondé l'Eglise de Corinthe. Si donc Denis est si mal renseigné sur les origines de sa propre Eglise, quelle confiance mérite-t-il quand il parle de la formation d'une autre communauté étrangère ?

A l'instar de Denys, saint *Irénée* de Lyon parle, lui aussi, de la fondation de l'Eglise romaine par *Pierre* et *Paul* (Adv. hær III, 3, 1), et cette affirmation est répétée par le prêtre romain *Caïus,* par *Tertullien* et par le *Pseudo-Cyprien* (De rebaptism. c. XVII). Les premiers témoignages concernant la présence de Pierre à Rome apparaissent donc seulement à partir de l'an 170; mais ces témoins, postérieurs de plus d'un siècle aux événements qu'ils racontent, ne persuadent personne. En outre, même si Pierre était venu à Rome et devait être considéré comme le fondateur de l'Eglise de cette ville, il serait aussi difficile de le reconnaître comme évêque de Rome qu'il est impossible de considérer saint Paul comme étant évêque de toutes les Eglises qu'il a fondées. En thèse générale, il n'existe à cette époque aucun épiscopat monarchique. L'épître même de la communauté de Rome aux Corinthiens, la lettre de saint Ignace aux Romains et le *Pasteur* de Hermes ne connaissent pas d'évêque de Rome. La plus ancienne liste des évêques de Rome de l'époque de Soter (166-174) désigne d'ailleurs non point Pierre, mais Linus, comme premier évêque de Rome et saint Irénée fait de même. *Jules l'Africain* († vers 240) s'aventure enfin à parler d'un épiscopat de Pierre et même d'un épiscopat de 25 ans, et le catalogue du pape Libère dit sim-

plement : « Post ascensum ejus (= Christi) beatissimus Petrus episcopatum suscepit. »

3° *Pierre n'a pas transmis en héritage les privilèges qu'il aurait reçus du Christ, et ne pouvait les transmettre à ses successeurs sur le siège épiscopal de Rome.* Ceci, pour la simple raison que le Christ ne lui a point donné de privilèges spéciaux, qu'il n'a jamais été évêque de Rome et que, par conséquent, il n'avait rien à laisser en héritage à ses successeurs. On veut bien nous assurer que Pierre avait désigné Clément comme son successeur et qu'il l'avait recommandé à la communauté romaine par ces paroles : « Je consacre ici comme votre évêque ce Clément, auquel je confie la chaire de mes prédications... Je lui transmets donc le pouvoir absolu de lier et de délier, de manière que tout ce qu'il aura ordonné sur la terre soit confirmé dans le ciel. » Mais ces paroles, empruntées à une prétendue lettre de Clément à Jacob le Juste, frère du Seigneur, ont été, comme en général les écrits pseudo-clémentins, reconnues comme des falsifications postérieures.

Si fastueux et si puissant que soit le superbe édifice de la papauté romaine qui s'élève sur toutes les Eglises de l'orbe terrestre et qui répand son ombre sur tout le christianisme, il n'a pas été érigé par la main de Dieu, ni édifié par les apôtres. Ainsi qu'à la tour de Babylone, les générations subséquentes y ont travaillé, mais les œuvres des hommes, créées par les hommes, peuvent et doivent parfois disparaître.

Munich. Joseph SCHNITZER.

OPTIMISME RELIGIEUX

(Suite).

Mais, dira-t-on alors, ces entités : la *faute* et l'*immoralité,* chassées du domaine de l'objectif et de l'absolu social, n'apparaîtront-elles pas de nouveau dans celui de

l'absolu subjectif et du déterminisme intérieur, *violé* dans l'acte libre ? Ou ne fera-t-on pas appel au conflit intime de devoirs et de passions, aux expériences psychologiques de responsabilité, remords, conversion, etc.

Assurément, je ne veux pas contester les données primordiales et les éléments originaires dont résultent les notions du bien et du mal, pas plus que je ne nie le sens du divin quand j'en critique ses formes d'objectivation anthropomorphiques; mais je m'insurge contre leur solidification en concepts inadéquats et élémentaires, tirés d'une analyse superficielle, concepts qu'il faut rendre souples et vivifier par le contrôle et la pénétration de l'expression objective avec le contenu subjectif.

Or, dans le domaine subjectif lui-même, la seule morale réelle est créée par l'individu dans l'acte qui en est l'expression, c'est-à-dire qui s'identifie avec chaque moment de son devenir créateur. Comme l'a dit le professeur Savelli au congrès de philosophie de Heidelberg : « Au point de vue de celui qui agit, l'action, dans les conditions réelles où elle est accomplie, est considérée comme bonne justement parce que personne ne veut le mal et *la volonté est toujours bonne.* » Et M. Croce ajoute : « C'est une erreur psychologique que de dire : *je vois le bien et je fais le mal;* par cette erreur, toute une série de moments et d'alternatives est réduite à un acte unique, inexistant parce que contradictoire. »

L'*ubi consistam* manque pour un juge absolu et le code est en perpétuelle formation : on ne peut pas opposer l'acte à sa loi intérieure ni la phase abstraite aux processus du devenir évolutif lequel se révèle et s'exprime en elle. Comment une spirale de sens positif pourrait-elle générer une volute de sens négatif ?

Ainsi aucun acte, au moment où il se réalise dans l'individu, n'est moral ni immoral dans le sens réduplicatif, mais *il est ce qu'il est.* Il est, non au point de vue du vieux déterminisme mais humainement parlant, ce qui ne peut

pas ne point être; c'est-à-dire que, dans le sens indiqué tout à l'heure, il est parfaitement bon, voire même le meilleur et l'unique possible.

Mais d'où provient donc ce sentiment douloureux qu'on exprime par les mots de conflit ou de remords, cette expérience qu'on nomme péché, ce phénomène qu'on appelle conversion, toutes entités qu'il s'agit non pas de dissimuler, mais d'interpréter différemment ?

Tout d'abord, on ne peut parler ici de conflit, de négation ou de régression (à l'instar des théories dualistes) qu'improprement et par métaphore. Ce dédoublement du moi qui est la condition indispensable d'un contraste n'existe à aucun moment; l'unité du moi et la continuité de son processus évolutif s'opposent à une opposition de direction et de réversion[1]. Ensuite, on peut remarquer que le sentiment de crainte, d'angoisse, de remords, etc., qui accompagne et souligne l'effort d'adaptation de la conscience vers de nouvelles situations, l'éclosion d'énergies capables de rompre les épaisses stratifications d'habitudes invétérées semble satisfaire une exigence biologique comparable à la loi d'inertie dans le domaine matériel et au volant dans l'économie du mouvement. C'est-à-dire que ce sentiment n'entre point dans la série des états et des moments successifs du processus psychologique comme un élément idéal actif, mais il est une sorte de phosphorescence *organique* qui en accompagne, éclaire, guide et modère le fonctionnement, une sorte de douloureux rappel automatique qui signale à la réalité actuelle les ruptures d'équilibre, l'augmentation ou la diminution des forces vives et invite le devenir à se fondre avec l'être, la *natura naturans* à se baser solidement sur la *natura naturata;* il est, en un mot, le génie tutélaire de la continuité.

Parallèlement à toute violente rupture de l'équilibre

[1] Sur ce point, je renvoie le lecteur à la magnifique analyse qu'en a fait M. Bergson.

ou du processus moral normal et à l'invasion d'un *nouvel* état brusque et véhément qui brise ces stratifications profondes et qui, dans les hautes sphères psychologiques, est perçu comme idée-force ou motif, dans le sentiment, et l'émotion qui y est subordonnée, se réalise un travail d'adaptation organique, lequel, bien que tout d'abord simplement concomitant du processus idéal, est ensuite, par une synthèse spontanée, affirmé comme dépendant et solidaire. Le *moi* perçoit, il est vrai, l'écho du combat, mais il ne distingue guère les lutteurs. Les phases successives et progressives de ses motifs se greffent l'une sur l'autre et remplissent d'elles chaque moment conscient; les vicissitudes de la lutte peuvent cependant lui imposer une direction spéciale, empêcher ses décisions ou le faire rétrofléchir. Parmi toutes ces émotions, les plus typiques sont celles de la faute et du remords, de la repentance et de la conversion, sur lesquelles je me bornerai à faire quelques observations.

La répétition constante d'actes qui provoquaient tout d'abord l'angoisse ou le remords, étant devenue l'état d'âme habituel, finit par neutraliser ces sentiments à tel point qu'on arrive à l'inversion du phénomène et à éprouver au contraire de la peine et du regret dans l'accomplissement d'actions en conformité avec les habitudes antérieures. Qui parmi nous n'a été témoin de ce déplacement et de cette inversion des évaluations éthiques et des émotions correspondantes dans la table des valeurs morales ? Dans lequel de ces moments, dans laquelle de ces phases l'abstraction et l'objectivation de la morale étaient-elles légitimes ?

Au fur et à mesure que l'individu arrive à saisir les conditions concrètes et réelles dans lesquelles d'autres ont accompli une action déterminée, l'objectivation de son jugement, qui s'élève jusqu'au blâme, jusqu'à cette considération de *faute,* diminue progressivement et proportionnellement et finit, grâce à l'assimilation ultérieure,

par se changer en approbation. C'est là une observation psychologique élémentaire que l'idée simpliste d'impiété, de péché, de crime, la croyance en l'erreur de tout acte qui dérive de critères et de normes subjectives, soit la caractéristique de l'obscurantisme et de la vulgarité; la marque des âmes nobles, qui est d'ailleurs commune à beaucoup de ces individus qu'on nomme les *saints*, est au contraire la propension à se pénétrer et à s'assimiler les motifs intérieurs et les conditions extérieures des actions, jusqu'à devenir inaptes à juger et, à plus forte raison, à condamner. Ils se sentent plutôt disposés à tout comprendre, à tout pardonner, à compatir avec tout et tous. Tandis que la mentalité objectiviste est orientée vers les bûchers et exige la suppression de la personnalité, la mentalité subjectiviste tend à modifier les conditions afin de modifier les actions. Les individus conscients de cette dernière direction appliquent la même indulgence aux vicissitudes orageuses de leur propre vie morale, (et ceci n'exclut point le besoin d'une vie morale intense et élevée) tandis que les partisans de la mentalité subjectiviste sont sujets à toute espèce d'alternatives contradictoires, de déséquilibres, d'élévations jusqu'au ciel et de déchéances jusqu'à l'abjection.

Parfois, l'incertitude où l'on se trouve de concevoir si une action déterminée s'oppose ou non à une catégorie d'actes qui dépendent de notre constitution habituelle, ou à la morale du groupe social auquel nous avons fait adhésion, engendre un état d'hésitation, de crainte, lequel se résout ensuite en complaisance ou en remords suivant le résultat de notre action ou selon qu'elle nous a valu les louanges ou le blâme de la société. Il est bien rare qu'on rencontre des consciences assez profondes pour ne pas se laisser entamer par le doute en présence de l'opposition systématique et tenace de la société, et dont l'indomptable foi dans la bonté de leur cause ne chancelle pas, même en prévision de conséquences désastreuses. Non

seulement la société, mais souvent l'individu lui-même, auteur de l'action, est idolâtre du succès. Si, d'autre part, le sentiment de responsabilité et d'*indigestion* morale d'une action (qu'on nomme « remords » quand il atteint sa période la plus aiguë) soit qu'il constitue, suivant M. Fouillée « l'impossibilité du bonheur complet en celui qui vit une vie où la volonté du *tout,* particulièrement du tout social, n'est pas satisfaite en même temps que sa volonté individuelle », soit, avec M. Croce, « qu'il n'ait point de valeur par soi-même mais seulement en tant que point de transition de l'activité, laquelle, sans lui, n'aurait pas lieu » — si ce sentiment, dis-je, réussit à dominer l'éclosion du nouvel état d'âme et à faire réapparaître des stratifications antérieures plus profondes, on constatera le phénomène qu'on pourra appeler de réversion, ou même de conversion, mais non pas dans la signification d'une revanche de la morale et d'un retour *ad bonam frugem.* En effet, ce sentiment de remords n'indique rien du contenu moral de l'état auquel l'esprit retourne ou dont il est revenu. D'autre part, l'émotion qui accompagne souvent la conversion n'est que la résultante de la déviation du concept antagoniste de celui qui vient de faire invasion et qui a été, par quelques-uns, élevé au rang d'une intervention supérieure de la vie, d'un absolu où le faible *moi* se réfugie et se perd. Certes, si, en tant que documentation du dynamisme et de la complexité de notre constitution, l'émotion de la conversion est, comme celles de l'amour et de la douleur, authentique et efficace, elle ne possède aucun droit à la préférence, ne fournit aucune sanction, ni aucune assurance de stabilité. Basée sur d'autres évaluations, toute conversion peut être, et l'est souvent, considérée comme une perversion, non seulement par d'autres, mais aussi par le sujet lui-même quand il entrera dans une période successive. Dès lors, nous n'avons pas besoin d'insister sur ce point que le sentiment appelé *régression* morale, *déchéance, péché,* ne constitue nulle-

ment une disposition mentale supérieure, qu'il soit ou non une reviviscence d'états d'âmes antérieurs. C'est ainsi qu'une chose n'est grande ou petite qu'en comparaison du point de vue où l'on se place, et une vallée ne semble profonde que si on la considère d'une hauteur. Le sentiment de la faute et de la régression est en fonction du sentiment de perfection et de progrès et le sens du mal en fonction de celui du bien. C'est la sensation du froid qui nous avertit de la supériorité de la température de notre corps.

Pour conclure cette analyse sommaire, je dirai qu'aucune phase du *moi* « volens » ne peut être traduite substantivement et élevée à la norme des autres et même en acceptant la conception que le *moi* le plus vrai et le plus supérieur coïncide avec le *moi* le plus universel, on doit reconnaître que ce sont les individus particuliers, avec *leur* processus moral et réalisant *leur* idéal individuel, qui ont été les acteurs de cette expérience, laquelle est, par ce fait, continuellement *in fieri,* muable et surtout *indéfinissable, irréductible* et *incristallisable.*

Résultera-t-il de tout ceci que je méconnais un autre fait, non moins réel et incontestable, celui de l'autonomie particulière, c'est-à-dire la *préférence* individuelle et sociale par laquelle d'autres personnalités morales veulent empêcher l'affirmation de valeurs et la prévalence de tendances contraires aux leurs, et d'après laquelle, sur la base de ressemblances et d'évaluations collectives s'organisent les groupements et les sociétés ? Loin de là. Je reconnais, par contre, que le fonctionnement de cette émulation se poursuit à travers un effort et grâce à un âpre désir de domination, chacun tendant à faire prévaloir son propre idéal comme étant le meilleur et le plus apte à faire le bonheur de l'humanité tout entière. Il n'est pas possible d'échapper à ce paradoxe d'éthique et l'altruiste le plus convaincu, le plus exempt de passion ne peut se soustraire à cette fatalité.

Que pouvons-nous induire de cette tendance fatale et universelle à l'objectivation absolue ? Deux choses. La première c'est qu'aucune formule ne pourra jamais détruire le paradoxe vital de la lutte entre les individus tous persuadés d'avoir non seulement droit au *stuggle for life* mais d'être soumis à sa fatalité. La deuxième c'est qu'au point de vue philosophique, c'est-à-dire de la contemplation et de la description, il nous reste simplement la faculté de déduire de cette pluralité irréductible et de ce conflit permanent et inévitable des individualités, que la constitution divine de l'homme est complexe, diverse, polyphonique et polyédrique, et que ces divergences qui donnent lieu à des formes de vie plus ou moins compliquées en constituent la loi essentielle. Dès lors, il est clair que la synthèse supérieure et éternelle est objet de *croyance* et non de démonstration, est une extension à l'univers de l'expérience individuelle, *bonne,* c'est-à-dire l'alliance harmonieuse de la complexité et de l'unité. Le Tout ne semble divin qu'à celui pour lequel tous les éléments sont, dynamiquement, divins. Les concepts de progrès, de perfection, ne s'induisent pas *a posteriori* de la multitude des constatations phénoméniques, mais *a priori* de notre expérience d'optimisme religieux élargie par un processus d'intuition analogique. Ainsi, à mon sens, les difficultés que Bergson, Hébert, Monod, dans leurs travaux récents, font dériver de l'existence du mal physique et moral, des détours, des tâtonnements, des gaucheries de l'évolution créatrice ou du Dieu cosmique si elles ont une valeur péremptoire contre l'existence *toute en acte* d'un être personnel et parfait, ne me semblent point apodictiques contre le point de vue réaliste et optimiste qui perçoit le devenir particulier et universel toujours accompagné pendant son processus (l'unique réel et partant à l'abri de toute critique) de l'auréole justificative de la phosphorescence *bonne,* réfléchie par sa volonté sur l'Univers entier. On pourrait dire que cet optimisme doit logiquement

se résoudre dans l'adoration de la *donnée* et du *fait* de la *natura naturata,* et dans la déification du paradoxe éthique permanent ou dans une ataraxie ascétique!

Oui, si nous étions des intelligences pures, des sortes de photographes, plutôt que des êtres vivants et des parties intégrales de ce même processus que nous décrivons comme une *conciliatio oppositorum.* La vérité est que je me sens non seulement spectateur et photographe, mais *acteur* dans le grand drame et si je suis parvenu à restituer à tous les êtres et à tout l'Univers l'appellatif de divin, c'est que j'ai perçu, dans ma vitalité vers le mieux, active et non point contemplative, créatrice et non pas conservatrice, les raisons d'être de *mon* activité. Le jour où je perdrais le sentiment d'être, dans ma personnalité, un ouvrier du plan universel d'édification, où je cesserais d'accomplir un *jugement de valeur,* l'Univers entier deviendrait pour moi-même muet et glacé, et mon optimisme philosophique aurait rejoint dans le tombeau mon optimisme éthique.

En résumé, le sentiment religieux et l'optimisme dynamique sont pour moi des idées équivalentes [1].

Et maintenant, avant de mettre en relief les motifs fondamentaux qui amènent M. Crespi à combattre ma conception, je ferai remarquer que mon adversaire, par son article, s'est placé en dehors de ce courant qui se caractérise aujourd'hui par la préoccupation d'introduire de nouveau Dieu dans la vie vécue, dans l'humanité, en le faisant descendre des catégories de la théologie surnaturelle et du compartiment du transcendant où il avait été relégué, par des siècles d'ascétisme (grâce d'ailleurs à l'inversion que la caste sacerdotale avait fait subir aux va-

[1] Non pas cependant dans le sens que j'identifie la foi optimiste avec le sens *joyeux* de la vie. Les sentiments mêmes de souffrance, dégoût, désespoir, en tant qu'impulsion à d'*autres* formes de vie, sont, par leur finalité même, des témoignages de l'optimisme radical : ainsi la rébellion contre le dieu tyran et bourreau mène à la recherche du Père.

leurs humaines). En outre, dans sa tentative de monopoliser non seulement le christianisme mais aussi toute religiosité au bénéfice de son expérience particulière pessimistico-dualiste et transcendante, et par la façon qu'il a de traiter avec sérénité des « relations personnelles et sociales entre les sujets finis et l'Esprit infini », il nous semble qu'il se place en dehors de tous les courants religieux de notre époque, laquelle traite de la personnalité du divin « même si elle se réduit à une analogie », comme d'une « hypothèse destinée à rester toujours telle » et qui, dans le « monisme idéaliste », verrait, bien plutôt qu'une prétendue « personnalité divine » l'énergie « qui se réalise nécessairement en une multitude de consciences, ne peut jamais s'épuiser et va toujours se perfectionnant ». Ainsi justifie-t-il, par sa péroraison *pro peccato,* le jugement que d'illustres contemporains ont donné de lui : « Il ne connaît d'autre religiosité que l'antropormorphique, hors de laquelle point de salut! » Mais entrons à présent dans le vif de la critique, en faisant tout d'abord ressortir une équivoque qui me paraît fausser toute la critique de M. Crespi : Il applique, sans distinction aucune, la notion d'objectif à l'expérience réfléchie du subjectif divin comme à l'objectif social personnel, et il parle de « deux esprits en communion de vie », d' « expérience religieuse, laquelle suppose la réalité du *Sujet* et de l'*Objet* comme toute autre expérience, et qui ne sont point deux pôles extrêmes mais deux esprits en communion de vie ». Or, cette argumentation ne distingue nullement entre le procédé d'*intuition du divin* et celui de *perception du sensible.* Dans cette dernière nous sentons qu'une représentation objective et spatiale accompagne l'expression subjective et centripète de l'objet, tandis que ce qui précède est inverti dans l'intuition du divin. Nous observons que notre sens du divin est le sens de notre constitution subjective, et, bien que dans la réflexion nous traduisions le *super-moi* en fonction du *moi* objectivé, son dernier terme est toujours une *re-*

traduction du sujet. Et c'est justement à cause de ce retour complet du *super-moi* au moi, que l'esprit, d'après l'expression de Tertullien, *de Deo saginatur :* se nourrit de Dieu. Peut-être M. Crespi lui-même rend-il témoignage à cette différence fondamentale quand, un peu plus loin, il affirme que l'expérience religieuse « n'est pas un pur événement dans le sujet, mais est la révélation de l'objet dans le sujet » et par laquelle « l'objet se révèle *objet* au *sujet* ».

Comment peut-on réclamer pour Dieu « une réalité plus profonde que pour l'homme lui-même » quand on s'attache à un transcendantalisme qui assimile Dieu à un objet jusqu'au point de le rendre capable d'être *offensé, méprisé* et *détruit* par le péché ? quand on conçoit l'homme si peu lié à lui, si *mouvant* et *absorbant,* que sa faute est représentée comme un drame de luttes et de révoltes et sa conversion comme une transformation de rapports, sous forme de capitulations et de conciliations ? Ne doit-on pas reconnaître plutôt ce droit à un immanentisme qui traduise, dans la constitution dynamique du sujet, toute la catégorie du sens religieux qu'il avait objectivé, sous une forme transcendante, dans sa phase de connaissance réfléchie et sous l'influence de son activité fonctionnelle ? Où se trouve le plus de religiosité, dans la formule, devenue désormais lieu commun pour le courant auquel M. Crespi appartient, à savoir que : « la conaissance de Dieu comme immanente nous mène à vivre dans la lumière d'un Dieu senti comme transcendant », ou bien l'autre qui serait justement le contraire ? Ou encore ces deux formules ne sont-elles pas plutôt différemment inaptes que différemment religieuses ? Quoiqu'il en soit de notre « divinisation de la nature entière tendant par un effort continuel à la réalisation d'un plan immanent de perfection », ou de la « gestation immanente de la Terre nouvelle où habitera la justice », par quel procédé M. Crespi fait-il dériver l'accusation d'après laquelle « Dieu ne serait que

l'idée que nous avons de lui » ou que « Dieu ne serait que le devenir », que « le but serait un bien irréalisable » et ceci entendu du moins dans un sens où il serait conciliable avec le « progrès... et la conquête laborieuse de la vie éternelle » dont il nous parle ?

M. Crespi est-il bien certain que « la gestation immanente, etc. », soit une conception pré-chrétienne, judaïque ? Les études bibliques modernes n'ont-elles pas établi, au contraire, qu'elle était une conception transcendante du *rétablissement du royaume* de Dieu par l'intervention brusque de Dieu lui-même, plutôt que par l'évolution des forces spirituelles de l'humanité, conception qui avait été partagée par le Christ et par le christianisme et corrigée seulement par la philosophie moderne ?

Quant au côté éthique de la question, M. Crespi, en opposant à mon optimisme religieux sa *Magna Charta* qui reconnaît le droit à la faute, au péché et à la conversion, et en amalgamant la « bonne volonté » de Kant avec « l'esprit d'amour que révèle l'essence de la bonté », avec « l'obligation de réaliser une perfection irréalisable au moyen de nos seules forces » (?!) ou encore avec « la désharmonie de notre nature », etc., n'a pas fait autre chose que d'énoncer l'interprétation qu'il donne de certaines données psychologiques et sans que pour cela elle s'identifie le moins du monde avec celles-ci. En réalité, elles sont susceptibles de tout autres interprétations, celle que j'ai faite mienne, par exemple. Du reste, même en acceptant la donnée psychologique de cette interprétation mystico-ascétique, je me verrais dans l'impossibilité d'admettre l'existence d'actes qui ne seraient susceptibles d'aucune autre interprétation que celle d'une régression morale, d'un dualisme, d'une désharmonie, etc. Pour moi, il n'existera jamais que le sentiment de l'évolution laborieuse et pénible de la vie morale, de sa complexité et de la tendance à la réalisation du plan immanent de vie présenté comme un « idéal qui devient. »

La tentative d'après laquelle on essaie de déterminer le contenu plus ou moins approximatif de la moralité en se basant sur les postulats suivants : « l'action est bonne seulement quand elle réfléchit l'amour... », « c'est seulement en suivant d'une façon vitale le Christ que l'homme réalise la rédemption de soi-même et devient... ce que Dieu veut qu'il soit », ou « la relation avec l'être est une relation personnelle de sacrifice et d'amour », etc., etc., tout cela ne réussit qu'à décrire la forme de l'action morale, telle qu'elle peut être appliquée à toute action volontaire. En outre de toute action, et au point de vue seul du sujet, je peux dire qu'elle est « ce que Dieu veut qu'elle soit »; qu'elle « réfléchit l'amour, l'esprit, etc. » Mais on ne peut, par une formule abstraite, délimiter une catégorie d'actions, ou faire sentir à un individu comme uniquement dignes de préférence et comme conduisant à son idéal, des actes concrets qui ne rentrent point dans sa sphère d'appétibilité.

L'inséparabilité de l'essence de la religion des expériences de péché, conversion, etc., n'est pas mieux démontrée dans cet article. Et l'équivoque, ou plutôt l'erreur de cette affirmation, consiste en ceci que l'auteur considère sa propre expérience comme décisive et donne son interprétation dualiste et pessimiste comme l'interprétation unique du drame moral. Or cette identification ne tient pas compte de la complexité dynamique de la nature et de l'optimisme plus ample, lequel s'affirme dans des expériences humaines où la souffrance ou la joie, le vide ou l'intensité de la vie ne se polarisent point vers un Dieu personnel ou vers un dualisme pessimiste. Ni la définition de Luther, par exemple : « Avoir Dieu, c'est avoir quelque chose en quoi l'homme se confie tout entier. » Ni celle de Lucrèce : « L'état de piété c'est... pouvoir tout regarder avec l'esprit saturé de sainteté », ni celle de M. Graf : « Avoir de la religion, c'est reconnaître... une incommensurable puissance spirituelle qui travaille pour un but de bonté »,

ni plusieurs autres expériences religieuses analysées par M. James, ne renferment aucun élément justifiant l'affirmation de M. Crespi. Et j'ajoute qu'il en est de même dans les deux expériences que je connais peut-être le mieux : celle de Jésus et la mienne. Dans la première, les amis orthodoxes de M. Crespi avouent qu'elle manque de tout sens de faute commise, de regret, de conversion. (Je ne pense pas que M. Crespi lui-même viendra me répondre que le Christ étant Dieu, se trouvait impeccable), et quant à la seconde, j'ai pu constater que les moments de ma vie religieuse les plus intenses (moments d'extase panenthéistique et de souffrance ineffable) n'ont point coïncidé avec les sensations spéciales que M. Crespi croit être les éléments essentiels et inséparables de toute expérience religieuse. Jamais les sentiments d'angoisse et de spasme ne me sont apparus comme des erreurs de perspective, des régressions positives, des perversions et bien moins encore comme des offenses commises envers un autre être en dehors et au-dessus de moi.

(A suivre). Dr ASCHENBRÖDEL.

LA CROISADE MODERNISTE

La crise moderniste, qui travaille depuis quelques années les intimes replis de la conscience catholique, est en voie de prendre des proportions chaque jour plus considérables. L'Allemagne et l'Italie, en particulier, sont actuellement le théâtre d'une veillée d'armes qui fait espérer un dénouement décisif et prochain. Un indice de ce *revival* moderniste nous est offert par la prospérité toujours croissante des organes respectifs du mouvement dans les deux pays : le *Das neue Jahrhundert,* lequel recruta, durant cette seule dernière année, quatre cents nouvelles souscriptions, et les *Battaglie d'Oggi* qui, malgré le danger qu'en fait courir la lecture interdite, ne comptent

pas moins de cinq cents prêtres abonnés. Le modernisme allemand se différencie du modernisme italien en ceci qu'en Allemagne, bien que l'on trouve parmi les chefs du mouvement des prêtres comme le Dr Schnitzer, le Dr Koch, le Dr Sickenberger, le Dr Engert, etc., les laïques forment non seulement le gros de l'armée mais ce sont eux aussi qui déterminent son attitude et sa tactique. L'on comprend dès lors la facilité relative avec laquelle les modernistes allemands sont arrivés à s'organiser autour de leur organe et les allures ouvertement antiromaines de leur campagne moderniste. En Italie, par contre, le clergé constitue le véritable et presque unique foyer de « l'épidémie » moderniste. Les laïques, en grande majorité et surtout dans la classe instruite, sont souverainement indifférents à la question religieuse. Et cela tient non seulement au fait que le scepticisme et l'opportunisme religieux sont des caractéristiques de la race, mais aussi à la situation privilégiée dont ils jouissent en Italie, n'ayant jamais rien à démêler avec l'Eglise dans quelque manifestation que ce soit de leur vie publique ou privée. Ainsi les seules victimes de la tyrannie de la haute hiérarchie ecclésiastique, les seuls qui soient forcés de subir le joug d'une discipline policière, de prostituer leur dignité humaine par une obéissance aveugle et servile, d'abolir en eux-mêmes toute pensée originale, de s'interdire toute liberté personnelle, de défendre les enseignements les plus absurdes et d'exécuter les ordres les plus incongrus, de subir, enfin, sans souffler mot, l'humeur atrabilaire ou les méchants caprices de leurs supérieurs, sans faculté d'en appeler à aucun tribunal, sans aucune garantie, sans aucun droit, sont les prêtres !

Quoi d'étonnant dès lors que le mouvement moderniste, cette promesse lumineuse d'émancipation spirituelle, ait été accueilli avec enthousiasme par ces milliers de prêtres épiés, constamment traqués dans leurs pensées et qui tremblaient à l'idée de la misère et de la solitude du lendemain

si jamais ils avaient couru le risque d'être eux-mêmes! par ces esclaves persécutés, dès qu'un mot compromettant était tombé de leurs lèvres et arrivé à l'oreille de leur évêque, suspendus et excommuniés si, le besoin de sincérité l'emportant, ils osaient revendiquer ouvertement leurs droits d'hommes et de chrétiens! Aujourd'hui, il y a au moins une bonne moitié du clergé italien qui aspire à se débarrasser de cet infâme esclavage. L'organisation de l'Eglise, si unie extérieurement et qu'on a si longtemps vantée, est la plus solennelle mystification de notre époque. L'unité de l'Eglise ressemble fort à « l'ordre régnant à Varsovie »; sa discipline est de celles qui gouvernent les pénitenciers; la barque de Pierre est poussée par des rameurs auxquels on a bandé les yeux et lié les pieds de chaînes. Et l'Eglise continue à pontifier au nom de millions de fidèles qui, par les convictions religieuses et la pratique de leur vie, ne lui appartiennent plus et elle continue à se faire servir par des ministres qui, dans le fond de leur âme, l'ont répudiée. Si un référendum sincère était possible parmi le clergé, si chaque prêtre était appelé à juger par un vote secret l'attitude du Vatican, on serait bien surpris de voir que celui-ci n'est plus suivi que par une poignée de fanatiques et de pauvres naïfs, et qu'il s'abuse grandement quand il prétend être le représentant et l'expression de la conscience religieuse universelle.

Au fond, la puissance du Vatican n'est qu'une légende qui puise ses prétentions dans la servilité de ses adeptes et dans la crédulité de ses adversaires eux-mêmes. Cette puissance se brise comme verre devant ceux qui savent et peuvent lui résister. L'exploitation de ses traditions historiques ne suffirait pas à la vie du Vatican, si ses propres antagonistes n'avaient songé à lui fournir des moyens de résistance. Or non seulement les gouvernements lui ont assuré de somptueux revenus, non seulement, comme par le fameux article 4 de la loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat, en France, il a été reconnu comme l'unique re-

présentant de la religion catholique sans du reste qu'on se soit donné la peine d'interroger directement les catholiques français à cet égard, mais encore il est arrivé que grâce à l'attitude anticléricale, et plus même, antireligieuse des partis démocratiques, il fut permis à l'Eglise, et par conséquent au Vatican, de monopoliser toutes les manifestations du sentiment religieux, de s'en constituer l'unique champion et arbitre et, partant, de bénéficier de toute l'influence que, bon gré mal gré, le sentiment religieux exerce encore sur les foules. Ainsi, l'un des buts principaux de la croisade moderniste doit être celui de réparer l'énorme faute des anticléricaux sectaires et myopes, de soustraire au Vatican l'unique titre officiel qui lui permet de parler au nom de la conscience religieuse d'une grande partie de l'humanité, en établissant nettement la distinction entre la religion et les églises, de faire disparaître enfin, cet obstacle, le plus sérieux, peut-être, qui empêche la diffusion des idéaux de la civilisation nouvelle. Si la religion, dans ses manifestations vivantes et toujours progressives, est éternelle, les églises, on l'a dit ici même, ne sont que les canaux de transmission de la sève religieuse et ces canaux peuvent avec le temps devenir inaptes et doivent être remplacés. Mais on peut soutenir encore qu'il y a opposition formelle entre la religion, qui est vie, enthousiasme, croissance, et l'Eglise qui suppose une discipline rigide et des dogmes définis; entre la religion, qui est l'expression de l'exubérance de la propre personnalité, et l'Eglise, qui est pour quelques-uns l'instrument par excellence de domination. Et cette attitude moderniste est plus que jamais nécessaire vis-à-vis de l'Eglise romaine, laquelle repose aujourd'hui presque exclusivement sur l'oppression et le mensonge. En Italie, tandis que les laïques ou ignorent ou feignent, par opportunisme ou par scepticisme, d'ignorer toutes ces choses, les prêtres, nouveaux combattants contre l'infidèle, commencent à se croiser pour la défense de toute la société, menacée par le

cléricalisme et par une ataraxie de la conscience morale qui est peut-être pire encore.

Mais les conditions misérables faites par l'Eglise et par la société laïque au bas clergé, doivent forcément donner à son œuvre un caractère révolutionnaire et lui assumer la physionomie d'une lutte de classe. Rien de plus immoral, en effet, que la nature des rapports entre les hautes sphères de la hiérarchie et les prêtres. Des vœux prétendus éternels qui vous hypothèquent toute votre vie, dans l'âme et dans le corps, et qui annihilent ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme : la liberté de la pensée et la faculté de progresser et d'évoluer; une préparation de séminaire à base d'exclusivisme et de suggestion, qui vous enlève toute faculté de discernement; la nature unilatérale des obligations ecclésiastiques par lesquelles le candidat donne tout et ne reçoit aucune garantie qui lui assure le respect de sa personne, la rémunération de son travail, la justice dans le traitement; l'impossibilité de sortir tranquillement des rangs du clergé le jour où sa sincérité le lui impose ou de se marier le jour où sa conscience le lui commande, la surveillance et l'espionnage auxquels il est soumis, l'interdiction de s'instruire librement, l'excommunication toujours suspendue, comme l'épée de Damoclès, sur sa tête, le ridicule et la misère qui le guettent à sa sortie de l'Eglise, voilà qui fait essentiellement partie de la situation actuelle du prêtre! Recueillant, grâce à ma situation, les cris de douleur de toutes les âmes qu'elle empoisonne dans les séminaires, de toutes les intelligences dont elle empêche le développement normal, de tous les cœurs à qui l'amour honnête sera toujours défendu, de toutes les existences misérables que des milliers de prêtres traînent dans la honte, de toutes les infinies souffrances de ceux qui soupirent en vain après la liberté et la lumière, qui sont, par naïveté ou par trahison, tombés dans les mains de l'Eglise comme dans un enfer où il n'y a point de rédemption, de tous les esprits perdus et faussés par la su-

prême cruauté de l'Eglise, je dénonce ici à l'humanité les crimes impardonnables consommés chaque jour par l'Eglise dans l'impunité et le silence! Il y a une ligue pour la défense des droits de l'homme qui s'inquiète du sort des nègres, il y a une ligue pour la protection des animaux, et jamais une voix solennelle, une protestation émue ne s'est élevée en faveur de ce misérable et vil troupeau d'esclaves qui gémissent dans l'Eglise, pour venir en aide à ceux qui veulent se libérer, pour forcer l'Eglise à traiter ses ouvriers comme des hommes! Croit-on vraiment à l'unité doctrinale de l'Eglise ou bien s'imagine-t-on que, sous ces tristes soutanes noires, il n'y pas d'âme qui vibre, pas de cœur qui batte ? Qui ne connaît le sombre désespoir de ces consciences flétries, obligées de rester au service d'une autorité ennemie, les révoltes angoissantes de ces hommes qui auraient pu fournir une brillante carrière dans le monde et vouer toutes leurs énergies à la cause du progrès ? Hélas, cette même société qui est si tolérante et si généreuse envers une Eglise dont elle a tout à craindre, n'a plus d'yeux pour voir la misère, plus d'oreilles pour entendre le cri de douleur de ses innombrables victimes. Peut-être est-ce un bien, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi! Ces prêtres ne doivent plus rien demander, plus prier, ni supplier, ils doivent agir, ils doivent se libérer eux-mêmes. L'arme est dans leurs mains : l'organisation, l'association! tel est l'unique moyen que leur offre la civilisation moderne, mais c'est le plus efficace. Il est nécessaire que tous les prêtres s'unissent pour revendiquer leurs droits d'hommes et de chrétiens. Cent prêtres organisés auront plus d'influence que mille révoltés qui se taisent. Sans doute ce moyen n'est pas sans risques, car l'Eglise sévirait immédiatement contre le prêtre syndiqué; mais pour les ouvriers aussi il fut dangereux à l'origine, et les victimes en bénéficieront d'une valeur sociale et y gagneront une influence ignorée aujourd'hui de tous les prêtres isolés et suspendus à cause de leurs idées modernistes. Ce

sera, du reste, tout d'abord, une organisation composée d'un nombre très limité d'affiliés, mais déjà cette organisation aura le droit de parler en nom collectif, elle s'imposera à l'opinion publique, elle éveillera le sentiment de solidarité parmi les prêtres et servira d'orientation à toutes les consciences qui se libèrent ou spontanément ou par la force des événements. On trouvera, au commencement, parmi les prêtres déjà définitivement compromis, de quoi former un premier noyau assez solide et assez indépendant pour résister aux attaques du Vatican. Ils seront certainement excommuniés, mais deviendront, comme dit le Père Tyrrell, une protestation vivante contre la papauté. En même temps, autour de ce groupement, pourra s'organiser une association secrète comprenant tous les prêtres qui sont encore forcés de rester pour un temps économiquement dépendants de l'Eglise.

Ils inscriront à leur programme : amélioration économique par une meilleure répartition de la fortune ecclésiastique; abolition du célibat obligatoire; réforme de l'habit sacerdotal; garantie juridique des droits du bas clergé vis-à-vis de l'autorité; participation effective et directe au gouvernement des communautés religieuses et à la formulation de la doctrine; liberté absolue dans les recherches scientifiques; faculté de sortir dignement de l'Eglise, etc. Le jour où une organisation pareille aura réussi à grouper tous les prêtres qui se trouvent mal à l'aise dans l'Eglise, ce jour sera le dernier de l'autocratie vaticane. Des événements particulièrement favorables peuvent hâter la solution de la crise. Ainsi, par exemple, si dans une époque pas trop lointaine, un gouvernement plus décidément radical faisait approuver un projet de loi relatif à la propriété ecclésiastique de manière que les biens de l'Eglise fussent administrés par les fabriques de chaque paroisse et qu'il suffise au prêtre d'être proposé par le comité paroissial pour avoir droit à l'installation légitime, ce serait encore un des meilleurs moyens pour ré-

duire le Vatican à l'impuissance. Dans sa fameuse encyclique *Editæ sæpe dei,* Pie X affirme qu'il dénonce les méfaits du modernisme, non par crainte de voir l'Eglise compromise, car elle a pour soi les *promesses divines,* mais par pitié pour la société! Si les modernistes disposaient pour leur propagande d'un seul million sur les sept que dépense chaque année le Vatican, et cela sans même l'appoint d'aucune promesse divine, nous verrions bien de quel côté serait la victoire! Il est certain que la grande difficulté qui oblige les prêtres à se cacher, c'est leur dépendance économique vis-à-vis de l'Eglise. Et cela apparaîtra bien naturel si l'on songe que les prêtres, soit par leur préparation spéciale, soit grâce à l'interdiction formelle de l'Eglise, ne sont aptes à exercer aucun autre travail quelconque. Beaucoup de prêtres, cependant, tentent en ce moment de se créer une situation indépendante. Pour venir à leur aide, on a établi, à Naples, un bureau de placement. Il faudrait instituer aussi des coopératives agricoles (apiculture, aviculture, etc.), qui leur fournirait un travail agréable tout en leur laissant le loisir de se vouer à l'étude et à la propagande religieuse. La nouvelle loi sur l'école primaire prévoit un surcroît d'environ 20,000 maîtres élémentaires; ce sera là, sans doute, un magnifique débouché pour beaucoup de prêtres.

Plusieurs de nos amis ont déjà adopté ce moyen de gagner leur vie. Il faut provoquer les événements favorables, mais aussi profiter de ceux qui se présentent à nous. Il est du reste impossible de prévoir au juste la forme qu'assumera la croisade moderniste; elle dépendra beaucoup des événements à venir. Mais la chose la plus urgente c'est de préparer les esprits aux transformations radicales et nécessaires par une intense propagande moderniste.

A cet effet et pour parer aux premiers besoins, on a songé à fonder à Naples et à Palerme deux bibliothèques modernistes circulantes qui, grâce à un débours très modique, permettront au clergé de prendre conscience de ses

droits. Des réunions fréquentes et des discussions opportunes seront encore un excellent véhicule de « contagion » moderniste. Il faut tenir toujours en éveil l'esprit de revendication, afin que ceux qui ont déjà longtemps attendu ne se lassent pas d'espérer et ne risquent de tomber dans un scepticisme stérile; afin que ceux qui se sont déjà libérés n'oublient pas leurs frères restés sous le joug; afin que non seulement les prêtres, non seulement les catholiques, mais que l'humanité toute entière bénéficie de notre mouvement.

Car enfin, la réforme de l'Eglise, les réclamations des laïques et des prêtres catholiques, ne constituent que des épisodes dans la glorieuse croisade moderniste, bien que peut-être parmi les plus urgents et les plus nécessaires. Le modernisme n'aura été qu'un vain nom s'il ne sert à indiquer une mentalité évoluée, qu'une tentative avortée, s'il ne porte en soi les germes d'une civilisation nouvelle. *Le vrai et complet modernisme doit être la synthèse de toutes les expériences humaines, qu'il saura utiliser tout en les dépassant.* Il se distinguera des autres mouvements religieux et analogues de notre époque parce qu'il fera siennes toutes les conquêtes laïques de l'humanité, et il se différenciera des autres mouvements laïques et similaires parce qu'il admettra toutes les expériences religieuses de l'humanité. Sa mission spécifique sera véritablement de transporter la vie dans la religion et la religion dans la vie! Vivre sera considéré désormais comme un acte essentiellement religieux et chaque geste sera, pour ainsi dire, le symbole d'un culte. En débarrassant la religion des entraves ecclésiastiques, le modernisme sanctionnera par là même le caractère universel de la religion; en identifiant celle-ci avec la vie, il la revêt d'éternité. Elevant la vie à la hauteur d'une religion, il reconnaît son caractère mystérieux et infini; en l'identifiant avec elle, il la rend parfaite. Ainsi le modernisme ne sera plus l'œuvre d'un parti, d'une Eglise, d'une religion, mais la

création de tous les hommes qui travaillent pour le progrès et le développement de la vie. Si un Messie moderniste pouvait apparaître parmi les hommes pour annoncer le nouvel évangile, il n'aurait qu'à reprendre pour devise les lumineuses paroles de Jésus : *ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* O. GRIFAGNI.

DOCUMENTS[1]

M. Gaston Riou vient de publier, dans le numéro du 16 juin 1910 de « *Foi et Vie* », quelques pages du Père Hyacinthe sur « Le Pape et le Concile » qui constituent un remarquable document historique. Comme s'exprimait l'auteur lui-même en lui remettant son manuscrit : « Il contient la substance de ma doctrine ; je prêchais ces idées, il y a quarante ans ». Nos lecteurs seront sans doute très heureux de les connaître. D'autant plus qu'à notre avis les idées formulées dans cet écrit sont destinées à exercer une grande influence sur l'avenir prochain des Eglises, et peuvent dès aujourd'hui imprimer une direction nouvelle aux esprits avides de religion et de liberté.

LE PAPE ET LE CONCILE

A quelques amis catholiques-romains.

> Le papisme fait la faiblesse du catholicisme, et le catholicisme fait la force du papisme.
>
> Baader.

Vous ajoutez aux tristesses de ma veillesse et de mon veuvage en insistant comme vous le faites pour me ramener à l'Eglise Romaine. Je ne me suis pas séparé de vous qui êtes de nobles cœurs

[1] A titre exceptionnel nous rapportons les pages suivantes, bien qu'elles aient déjà fourni matière à diverses appréciations dans la presse, et ceci parce qu'elles nous semblent hautement représentatives d'un homme et d'un mouvement des plus intéressants.

et des âmes religieuses, je ne m'en séparerai jamais; mais je me suis séparé de votre Eglise, ou pour parler plus exactement, de ceux qui sous prétexte de la gouverner, l'oppriment.

Ce n'est pas tel point de doctrine ou de pratique, si préoccupé que j'en fusse, qui m'a déterminé; c'est le sentiment profond et persistant que l'étreinte du catholicisme, je ne dis pas tel qu'il pourrait être, mais tel qu'il est en réalité, aujourd'hui, était pour moi mortelle. Religieusement, je m'y sentais mourir, et quand je pris la grande et terrible résolution — oui, terrible en un sens — qui date de la veille, non du lendemain du concile, du dogme de l'infaillibilité appliqué, non encore promulgué, j'étais sous l'influence de la parole de notre Maître à tous : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Parole simple et profonde que je me redis aujourd'hui, à plus de quatre-vingt ans, et que j'oppose à vos instances pénibles autant qu'inutiles.

Vous me conjurez de me soumettre au Pape pour le salut de mon âme. Je suis soumis à Dieu, et cela me suffit, surtout quand Dieu et le Pape sont dans un désaccord si évident, si radical.

D'ailleurs, quand je regarde l'Eglise, je n'y vois plus de Pape. Celui que les catholiques romains vénèrent, j'allais presque dire adorent, comme le Vicaire de Dieu sur la terre, celui que les Eglises orientales honorent comme le premier des cinq patriarches de l'ancienne chrétienté, celui dans la personne duquel l'Eglise Anglicane elle-même, par l'organe de quelques-uns de ses théologiens les plus distingués, a reconnu une primauté qui pourrait être bienfaisante, celui-là n'a plus un représentant authentique ; mais, comme Strossmayer le disait déjà de Pie IX, captif de ses propres préjugés en même temps que de son entourage, Pie X est incapable par là même de remplir les hautes fonctions de la Primauté.

Et remarquons, avant d'aller plus loin, que le mot Papauté présente deux sens différents et même opposés. Il a son origine dans la Primauté d'honneur, *primus inter pares*, que, dès les temps les plus anciens, on s'est accordé à reconnaître à l'évêque de Rome, parce que Rome fut longtemps la capitale du monde civilisé et parce que l'on croyait que le premier des apôtres, saint Pierre, y avait subi le martyre. Il désigne aujourd'hui, par suite des transformations ou plutôt des déformations de l'institution primitive, la

domination d'un maître infaillible et absolu : « Parole du Pape, parole de Dieu ; volonté du Pape, volonté de Dieu ».

Je dis que, malgré son élection par quelques cardinaux inclinés devant le *veto de l'Autriche* et quelles que soient ses vertus et ses bonnes intentions, Pie X n'est point Pape, puisque d'après les théologiens romains eux-mêmes, le Pape cesse d'être tel s'il tombe personnellement dans l'hérésie ou s'il s'y obstine. Or, quelle hérésie plus grande, au dire de Bossuet, que celle de la « domination » ? Il n'en est pas, du moins, de plus opposée à l'esprit de l'Evangile. Pie IX y est tombé et Pie X s'y obstine, quand appuyés l'un et l'autre sur un concile sans autorité, puisqu'il était sans liberté comme sans catholicité, ils ont foulé aux pieds la tradition dont ils étaient les gardiens, déchiré d'une main révolutionnaire la constitution de l'Eglise qui ne fut jamais celle d'une monarchie absolue, et ouvert par le principe de leur infaillibilité personnelle la porte à toutes les conséquences funestes que le cours des événements a déjà manifestées et manifestera chaque jour davantage.

Je répète qu'il n'y a plus de Pape dans l'Eglise. Il y a un pouvoir nouveau, celui d'un prophète en permanence, sans mandat comme sans contrôle. Il y a un intrus honnête, parce qu'il est inconscient, mais intrus pourtant et usurpateur, ne méritant d'égards que ceux qui sont dus aux pouvoirs de fait.

Déjà le grand poète catholique du moyen-âge, Dante, réprouvait hautement « non pas le siège, mais celui qui est assis dessus ». Et il faisait dire à saint Pierre, du haut des sphères célestes : « Mon siège ! mon siège ! il est vacant devant le Fils de Dieu ! »

Oui, le siège est vacant, et pourtant, pour ma part, je respecte celui qui y est assis. Je le respecte, non seulement à cause de ses vertus personnelles, mais parce qu'il est, en fait, le chef de la plus nombreuse des communautés chrétiennes, de celle dans laquelle j'ai été baptisé et j'ai exercé mon sacerdoce. Et quand je pense à lui, je crois entendre l'avertisssement de saint Paul, au sujet du grand-prêtre des Juifs, continuateur cependant de celui qui avait condamné le Christ : « Vous n'insulterez point le prince de votre peuple.

Mais s'il n'y a plus de Pape, il y a un Concile. Convoqué par Pie IX, qui le pouvait mieux que tout autre, il l'a été sous une forme défectueuse et dans un esprit que je ne crains pas d'appeler

l'esprit du mal ; mais il n'a été ni terminé, ni prorogé, et il peut se rouvrir sous des auspices meilleurs.

Ce concile. Pie IX l'avait déclaré « nécessaire », et il l'était dans un sens plus profond qu'on ne le pensait au Vatican. Plus que jamais, il l'est aujourd'hui, à la condition toutefois qu'il assemble l'épiscopat tout entier, et que les laïques, qui sont le corps même de l'Eglise, *Ecclesia est plebes adunata sacerdoti,* dit excellemment saint Cyprien, y soient représentés aussi largement et aussi librement que les membres du clergé. En dehors de la représentation des laïques, le concile est seulement clérical ; en dehors de la présence des évêques orientaux et des évêques anglo-américains, j'ajoute des délégués des principales confessions protestantes, il est seulement régional. Dans un cas comme dans l'autre, il n'est vraiment pas catholique. Il ne représente pas l'Eglise universelle.

Eclairé par les événements redoutables qui commencent à poindre, un Pape de génie ne pourrait-il, pour sauver Rome et le christianisme avec elle, adresser un héroïque appel à la Ville et au Monde, *Urbi et Orbi ?* Je ne me refuse pas absolument à le croire, moi qui crois au miracle, sinon dans l'ordre physique, au moins dans l'ordre moral. En tous cas, je le désire. Mais si, muré derrière la porte de bronze, le Vatican devait mourir dans l'impénitence finale et dans le rêve de sa théocratie éternelle, il appartiendrait au Patriarche de Constantinople de prendre une initiative nécessaire au salut de la chrétienté. D'après l'ancienne discipline, le Patriarche grec occupe le premier siège après celui de Rome, et il doit, au besoin, suppléer son collègue empêché. C'est l'unique raison qui justifie son titre officiel de « Patriarche œcuménique ».

Je connais Joachim III, et je le sais à la hauteur d'une pareille mission. Toutefois, si les difficultés politiques au milieu desquelles il vit y mettaient obstacle, si le Phanav restait muet comme le Vatican, le devoir de pousser le cri d'alarme ne reviendrait-il pas à celui qui préside à un épiscopat plus libre, et plein de vie, dont la Providence de Dieu, préparant à l'avance le remède à nos maux, semble avoir étendu l'influence dans toutes les régions du globe ? L'Eglise épiscopale d'Angleterre, d'Amérique et d'Australie se proclame catholique en même temps que protestante, *holy catholic Church,* non pas qu'elle se donne comme la catholicité tout entière, mais comme une partie de la catholicité. Elle a raison de ne pas séparer ces deux noms, parce que, dans leur sens élevé,

loin de s'exclure, ils s'appellent et se complètent. Il faut protester contre la tyrannie de l'erreur pour affirmer l'unité dans la liberté, et dans la vérité.

Quand l'Angleterre n'était qu'une petite île, un Pape romain du moyen-âge, mû par une sorte d'instinct prophétique, écrivait à un archevêque de Cantorbéry : « Vous êtes le Pape d'un autre univers ». L'oracle est accompli, et le successeur d'Augustin est aujourd'hui, dans l'ordre ecclésiastique, à la tête du vaste monde anglo-saxon : *Papam alterius orbis.*

Le congrès universel des religions paraissait un rêve, avant qu'il se fût réuni avec un si beau succès à Chicago. Il en peut arriver de même pour un consile de toute la chrétienté, d'où ne seraient exclus que ceux qui voudraient obstinément s'en exclure. En tout cas, ce rêve répond à un grand devoir et à une grande espérance, l'unité des disciples de Jésus-Christ.

Et si ce sublime idéal ne doit pas être atteint, actuellement du moins, les chrétiens séparés par leurs Eglises, unis par l'Evangile, n'en sont pas moins appelés à entrer dans des rapports plus intimes. Leurs chefs, ou dans tous les cas les meilleurs de leurs chefs, les accompagneront ou les devanceront dans cette voie de l'union des cœurs que consacrera plus tard l'union doctrinale et confessionnelle ; ce sera la fédération des Eglises, à commencer par deux des plus grandes et des plus puissantes, l'Eglise grecque et l'Eglice anglicane, et cette fédération, déjà commencée et plus aisée qu'on ne croit à parfaire, réalisera une sorte de concile moral et permanent de la chrétienté dispersée dans tout le monde : « Dans les choses nécessaires, l'unité ; dans les choses douteuses, la liberté ; toujours et partout, la charité ». Beaucoup plus de choses que nous ne le pensions, sont douteuses ; par contre, il y en a peu de nécessaires, en dehors des vérités fondamentales, et de la Charité.

Mais peut-être — terrible peut-être — la chrétienté présente est-elle irréformable. Nous disons souvent que les desseins de Dieu sont impénétrables, et nous le disons sans aller jusqu'au fond. Peut-être après un temps plus ou moins long, la chrétienté présente périra-t-elle dans ses égarements et dans ses divisions, dans ses illusions et dans ses impuissances. *Ecclesia non reformabitur,* écrivait déjà Tertullien. Un grand travail de destruction se poursuit. Des catastrophes semblent se préparer dans l'ordre

politique comme dans l'ordre scientifique. Si elles faisaient disparaître, en partie, les formes actuelles de la religion, nous ne devrions pas nous décourager, car ces ruines ne se feraient pas au profit de ce qu'on a nommé l'irréligion de l'avenir. L'homme est un être essentiellement religieux, *animal religiosum*, disaient les anciens ; il retournerait plutôt au fétichisme, si fort célébré par Auguste Comte, que de se livrer à l'impiété qui n'a jamais présidé aux destinées d'un peuple.

Ou plutôt le catholicisme de l'avenir serait substitué au catholicisme du passé, comme le christianisme naissant fut substitué à la théocratie d'Israël, quand les formes de celle-ci furent usées et quand son esprit fut éteint.

Au moment d'entrer par mon ministère dans l'Eglise catholique romaine, — nous n'en connaissions pas d'autre alors, — l'héroïque femme qui vient de m'être enlevée par la mort me fit entendre ces étranges paroles, étranges au premier abord seulement : « C'est le manteau de ma vieille mère ; il est trouvé par les siècles, il a traîné dans la boue et même dans le sang, mais je le ramasserai avec des mains filiales et j'en couvrirai mes épaules ! » Puis, la communion catholique accomplie, elle écrivit à côté de son nom les grandes paroles de la prophétie biblique : « Voici que je fais toutes choses nouvelles ».

C'était déjà l'Eglise de l'avenir que nous affirmions, elle et moi. J'y demeure fidèle.

Et c'est par là que je termine. Je respecte l'Eglise dans son passé, dont nous procédons tous ; je m'attache obstinément à ce qui reste d'elle dans son triste présent ; mais j'espère plus que jamais dans son glorieux avenir.

Futura prospice. Hyacinthe Loyson.

M. Riou fait précéder cette publication d'un essai du plus haut intérêt sur « le Père Hyacinthe et le libéralisme avant le Concile » et qui, en dehors d'une substantielle étude de l'histoire du libéralisme contient du célèbre carme un suggestif portrait psychologique, dont nous reproduisons volontiers les lignes essentielles. Cette étude paraîtra bientôt en brochure et nos lecteurs pourront la goûter dans toute son intégrité.

« Le P. Hyacinthe, donc, est la voix du libéralisme, de 1864 à 1869. Nature de feu, prompte à l'espoir, prompte à l'accablement,

nature à la fois enfantine et sublime, il est aussi véritablement poète et tribun qu'il est véritablement prêtre. Toute l'illusion des hommes de 48 habite chez ce moine, élevé pourtant à l'ombre des séminaires et des cloîtres.

Toutefois, même une éducation despotique aurait était impuissante à le fermer au siècle. Une générosité naturelle, une impérieuse avidité de tout comprendre, une véritable ferveur de sympathie, le poussent, d'instinct, au sommet des barricades, d'où l'on embrasse à égalité les deux camps. Un pareil homme ne saurait être contraint que par l'amour. C'est un génie de plein air. Il étouffe s'il n'est pas libre. En revanche, quand il donne son cœur, c'est pour jamais. Comme il est subjugué par ces affections ! Comme il s'asservit passionnément à son rêve ! Il ressemble à cet égard, à Lamennais, « qu'il fallait conduire, selon Léon XII, une main sur son cœur ».

Incapable, d'ailleurs, de calcul, tout au moment présent, impulsif, d'une extrême violence de sensation, et ayant, par là même, d'autant plus besoin d'être encadré, il fait songer à ces grands artistes, dénués de sens pratique, qui ont besoin de l'habile aiguillon d'un directeur pour donner leur pleine mesure. Il faut que quelqu'un les mène, certes, où ils souhaitent d'aller ; — mais il faut les mener. Très bons capitaines, à la condition d'avoir un vénérable arbitre à côté d'eux qui les reprenne et les encourage. Laissés à eux-mêmes, leur force s'éteint. Ils sont comme autant de Samsons chauves qui doutent, s'inquiètent et pleurent. C'est, au reste, la loi même de l'initiative catholique de ne pouvoir se déployer que dans la soumission loyale, profonde, et comme sacrée, à la vérité éternelle, attestée par l'autorité visible de l'Eglise. La certitude intime ne lui suffit pas. Elle réclame inpérieusement une approbation extérieure. Ce n'est pas une initiative de chef ; c'est bien plutôt l'initiative du subalterne qui n'ose jamais assumer l'entière responsabilité de ses actes, qui se croit perdu sans le supérieur et qui, même s'il agit de soi-même, doit se persuader qu'il obéit.

En fait, le P. Hyacinthe n'est ni un indépendant quand même, ni un obéissant à tout prix. Sa tentation serait bien plutôt d'être en même temps et l'un et l'autre, sans option. Tant qu'on n'a pas découvert en lui ce dualisme, on n'a pas saisi le fond même de sa vie. Cet homme a autant besoin de liberté intérieure que d'au-

torité visible. Il est aussi épris des nouveautés de l'avenir qu'attiré par l'antiquité ecclésiastique. Son esprit s'enchante à la fois de l'unité romaine et du rêve de 89. Un catholique et un protestant, deux âmes ennemies, ne cessent de batailler en lui, sans qu'aucun des antagonistes veuille rendre les armes : tel est le douloureux secret de sa carrière. Certes, il rompra avec Rome. Mais, qu'est-ce, pour le cœur, que certains divorces, dictés par l'honneur blessé ? En aime-t-on moins de devoir se cacher, désormais, pour souffrir ? En vérité, dans certaines nostalgies qui courbent l'âme au lendemain des ruptures sans retour, il y a plus de véritable et totale tendresse que dans beaucoup des possessions tranquilles. Le P. Hyacinthe a été la victime d'une trop grande richesse de cœur : dans l'Eglise, son tourment était de désirer la liberté qu'il n'avait pas ; hors l'Eglise, son tourment fut de regretter l'autorité qu'il n'avait plus ».

G. Riou.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Chronique Belge. — Nos dernières élections législatives du mois de mai, bien que l'ayant affaiblie, n'ont pas encore mis fin à la domination politique du Catholicisme sur notre pays. La majorité cléricale est réduite à 4 ou 5 voix, mais, en tenant compte du système proportionnaliste en vigueur chez nous, c'est assez pour gouverner. Cependant les partis d'opposition semblent décidés à une lutte sans merci. Leur but est d'assurer, avec des réformes sociales vraiment efficaces, l'affranchissement décisif du joug dogmatique et politique de l'Eglise. La faiblesse à la fois et la hardiesse du parti clérical travailleront sans doute à sa chute. Mais les adversaires ont aussi à mesurer leurs moyens et à se dire que l'action politique doit être préparée par une action intellectuelle et sociale à longue portée.

D'une part il faudrait établir école contre école, chaire contre chaire. A cette fin les œuvres d'extension universitaire pourraient rendre de grands services. L'école publique est vouée à la neutralité, même pour le cas où les partis de gauche arriveraient au pouvoir. Tel n'est pas le cas pour les écoles congréganistes si nombreuses en Belgique. L'Eglise, a de plus, au service de ses idées, des milliers de chaires où librement elle discute, contrefait

et croit réfuter les opinions qui lui sont contraires. Ses adversaires sont-ils donc réduits au silence ? Nulle voix ne s'élèvera-t-elle pour répondre au fanatisme, discuter les dogmes, établir les erreurs, les insuffisances et les nuisances du catholicisme ? Sans doute il y a la presse quotidienne. Mais celle-ci voit de plus en plus toute son activité accaparée par les faits divers, sports, etc., etc. Nos journaux ne sont plus d'idées et de discussion, mais de faits et de reportage.

Un beau rôle utile serait à jouer par une œuvre solidement établie de propagande intellectuelle. En littérature, en art, en sociologie, en histoire et en exégèse, il serait aisé d'attaquer l'Eglise et de démontrer à tous qu'elle a cessé d'être l'abri nécessaire des âmes et le levier des bonnes volontés. Ces démonstrations devraient se faire sans violence, ni mensonges, avec respect même et égards pour l'erreur et pour le bon grain mêlé à l'ivraie. Car pour l'action antiromaine le danger est grand encore, chez nous, de l'incompréhension religieuse, de la facilité à juger et à condamner avec sectarisme. Cette façon de procéder et de lutter outre qu'elle est mauvaise en soi, finit toujours par desservir ceux qui l'emploient. Mais, ces réserves faites, notre œuvre de propagande pourrait franchement prendre l'offensive et se donner pour tâche d'éclairer les populations sur les fautes et les erreurs de l'Eglise romaine, sur sa décadence et sur la nécessité d'une réforme.

Trois institutions déjà existantes, pourraient à mon avis assumer cette tâche de prédication antiromaine. Il suffirait à chacune d'étendre son programme et de renforcer son activité. Ce sont ou l'Extension de l'Université Libre à Bruxelles, ou l'Extension universitaire de l'Université Nouvelle également à Bruxelles. Mais peut-être ces institutions hésiteraient-elles à quitter le domaine proprement scientifique pour celui de la polémique directe. Celle-ci semble pourtant nécessaire, et elle pourrait devenir la spécialité de la *Société de Propagande,* laquelle jusqu'ici s'est bornée à une œuvre de presse. Nombre de brochures éditées par elle n'auraient d'ailleurs qu'à être lues et commentées devant le public.

Où recruter des conférenciers ? De divers côtés sans doute, mais principalement, nous semble-t-il, parmi les anciens prêtres. Ce serait pour nombre de ceux-ci une activité en rapport avec leur

passé et rentrant dans leurs aptitudes. Récemment un journal rappelait les importants services que l'Allemagne protestante doit à d'anciens prêtres qui apportèrent au culte librement choisi l'appoint de leur zèle, de leur activité et de leur haut idéal. Nous formulons donc le vœu que les partis anticléricaux, se rendant compte de l'insuffisance de l'action exclusivement politique, favorisent la propagande antiromaine et sachent, à cet effet, accomplir les sacrifices d'argent nécessaires.

Nous devons signaler dans un ordre de choses analogue, l'initiative prise par le *Foyer Intellectuel* de St-Gilles-Bruxelles, l'une de nos plus florissantes œuvres d'éducation post-scolaire. Cet hiver une série de conférences y fut organisée sur l'Histoire des religions.

Voici le détail de ces conférences, d'ailleurs moins de polémique que d'exposition scientifique :

1er février. — M. E. Monseur, professeur à l'Université de Bruxelles : *Les origines religieuses* (conférence d'introduction).

9 février. — M. le comte Goblet d'Alviella, sénateur, professeur à l'Université de Bruxelles : *Les religions des peuples non civilisés.*

15 février. — M. Brants, professeur à l'Athénée de Bruxelles : *La mythologie des anciens Germains.* (P. L.)

25 février. — M. De Decker, professeur à l'Athénée de Saint-Gilles : *La religion des Grecs et des Romains.*

4 mars. — M. Monseur, professeur à l'Université de Bruxelles : *Les religions des peuples de l'Orient méditerranéen.*

11 mars. — M. L. Anspach, professeur à l'Université de Bruxelles : *Les origines du Christianisme.*

18 mars. — M. L. Anspach, professeur à l'Université de Bruxelles : *L'Eucharistie* (histoire d'un rite chrétien).

25 mars. — M. Ch. Pergameni, chargé de cours à l'Université de Bruxelles : *La Réforme.*

29 mars. — M. de Miomandre, homme de lettres : *L'Évangile.*

1er avril. — M. A. Noël, avocat, conseiller communal à Saint-Gilles : *L'Inquisition.*

8 et 15 avril. — M. J. Vercoullie, professeur à l'Université de Gand : *Le Modernisme.*

Nous tenons à souligner les conférences qui eurent pour objet le Christianisme. Avec une érudition religieuse, non pas certes toujours sans défaillances, mais très rare chez un laïque, M. L.

Anspach, président de la *Bibliothèque de Propagande,* suivit à travers les siècles le développement du dogme de l'infaillibilité papale, établissant par des exemples trop peu connus de la masse catholique que, plus d'une fois, les chefs suprêmes de l'Eglise faillirent par erreur. Ce sont les faits donnant un démenti à la théorie et au dogme de l'infaillibilité.

Laissant de côté les autres conférences, nous signalerons comme de nature à intéresser plus spécialement les lecteurs de la *Revue Moderniste* les deux conférences consacrées au Modernisme par M. J. Vercoullie, professeur à l'Université de Gand. Celui-ci caractérisa, fort heureusement, le mouvement moderniste international, surtout anticultuel en Autriche et en Allemagne, social en Italie, moral en Angleterre, philosophique et historique en France. Le conférencier signala ensuite les origines premières du Modernisme que, très justement, l'on peut faire remonter à Lamennais. Et, en effet, n'est-ce pas chez ce grand génie qu'apparaît tout d'abord, en opposition soit avec l'étroit esprit négateur du XVIIIme siècle, soit avec l'absolutisme romain, la conception d'une religion fraternelle, profonde et universelle ? Car, encore, l'essence du Modernisme, comme jadis ce fut le cas pour le Protestantisme, réside non seulement dans la négation catholique, mais aussi dans l'affirmation de la légitimité de la pensée et même de la pratique religieuses. Le Modernisme, c'est l'éternel sentiment religieux adapté aux façons de penser, de sentir et d'agir d'aujourd'hui.

Il n'en reste pas moins que les pères immédiats du Modernisme sont les Tyrrell, les Schell, les Loisy, les Murri et d'autres. Il serait facile de signaler aussi plusieurs modernistes parmi ceux qui conservent l'étiquette catholique. La belle conférence de M. Vercoullie a été publiée en brochure. On peut se la procurer au prix de 0 fr. 20 à la *Bibliothèque de Propagande,* 34, Boulevard du Midi, Bruxelles.

A. MICHEL.

Le congrès de Berlin. — Le Vme congrès international de christianisme libéral et de progrès religieux eut lieu à Berlin, du 6 au 10 août, dans les vastes locaux du Landwehr-casino. Le succès de l'entreprise dépassa toute attente.

Le nombre des participants, venus de tous les pays du monde, s'éleva à plus de 2000 et la liste qui en fut dressée comptait les

noms les plus fameux dans les annales des sciences religieuses et parmi les apôtres de la religion progressive : c'étaient Harnack (Berlin), Gunkel (Giessen), Bousset (Göttingen), Titius (Göttingen), von Hœnsbrœck (Berlin), Naumann (Berlin), Fisher (Berlin), Holl (Berlin), Rade (Marburg), Bonet-Maury (Paris) W. Monod (Paris), E. Gounelle (Paris), A. Bertrand (Castres), les deux Loyson (Paris), Giran (Amsterdam), Montet (Genève), Cauderlier (Bruxelles), Roberty (Paris), Wendte (Chicago), Beacon (Yale), Hirsch (Chicago), Lilley (Londres), Montefiore (Londres), Chancellor (Londres), Konow (Bergen), Murri (Rome), Masarik (Prague), et de nombreux professeurs d'Universités ainsi qu'une grande quantité de dames. Cent cinquante journaux environ s'y trouvaient représentés, et parmi eux, comme on sait, notre *Revue* par son rédacteur en chef.

A ce congrès s'étaient donné rendez-vous les pionniers de ces grands mouvements libéraux qui, dans ces derniers temps, se sont manifestés au sein de presque tous les grands partis religieux de l'Europe et de l'Amérique. L'on peut donc dire, sans être taxé d'exagération, que ces journées de travail et de libre examen donnèrent l'impression de véritables assises d'un congrès des religions.

Ce qu'on peut affirmer, en outre, c'est qu'il fut un véritable congrès moderniste, car tous les orateurs qui se sont succédé à la chaire n'étaient au fond pas autre chose que les représentants de ces mouvements de réforme qui travaillent à cette heure toutes les Eglises du monde. Or, étant donné le caractère spécial que ce mouvement d'émancipation spirituelle revêt dans l'Eglise romaine, l'on avait consacré une séance spéciale au modernisme catholique.

Elle fut inaugurée par un discours de M. Paul Sabatier, qui, dans le programme, portait le titre de « Modernisme ». En réalité, l'orateur se borna à entretenir son auditoire des devoirs amicaux des catholiques envers les protestants et vice-versa.

L'abbé Romolo Murri, député au Parlement, qui lui succéda, souleva, par contre, l'enthousiasme de toute l'assemblée en prononçant, avec une fougue oratoire vibrante, un discours admirable, surtout dans sa partie critique, sur « la question religieuse et la démocratie en Italie ». « Le modernisme, s'écria-t-il, est la conséquence nécessaire de la gêne que créait, en quelques esprits, le conflit entre la société ecclésiastique et les intenses aspirations démocratiques de l'époque moderne ; cette tentative d'acclimater

la démocratie dans l'Eglise amena tout d'abord, sur le terrain politique, le libéralisme, puis sur le terrain économico-social, la démocratie chrétienne ! ».

Démontrant que « le conflit surgit aujourd'hui entre l'Eglise hiérarchique et les consciences où fermente une nouvelle vie religieuse, il fit comprendre que l'Eglise était fatalement amenée à s'allier, dans le domaine politique, avec les partis conservateurs et réactionnaires, dont les intérêts tendent à s'identifier toujours davantage avec ceux de la hiérarchie absolutiste, tandis que les apôtres de la nouvelle religiosité font spontanément cause commune avec la démocratie ». Il critiqua ensuite avec vigueur la politique religieuse actuelle du gouvernement italien qui se montre incapable de tenir tête aux prétentions cléricales et qui sacrifie aux intérêts locaux et particuliers les exigences suprêmes de la vie nationale. Suivit un récit sommaire de la réaction que l'attitude intransigeante et la manie politiquante du Vatican provoque dans la conscience de la jeunesse catholique, laquelle, sans se préoccuper davantage des ordres et des condamnations du Vatican, lutte pour le triomphe des principes essentiels du christianisme, les considérant comme absolument identiques à ceux de la démocratie.

Pour réaliser ce programme, « il est nécessaire, ajouta le brillant orateur, que l'Etat complète sa laïcité ou sa neutralité en retirant à l'institution ecclésiastique les différentes formes de protections ou de privilèges qui lui sont encore concédées et crée des formes juridiques d'associations religieuses qui lui permettent d'entrer directement en rapport avec les citoyens professant librement leur foi particulière et non avec une Eglise ou une hiérarchie ».

Après avoir parlé de l'ingérence de l'Eglise dans la politique italienne et de la crise spirituelle que traverse en ce moment la démocratie, il exposa les moyens de combattre le cléricalisme, en insistant spécialement sur la distinction à établir entre la religiosité et l'institut ecclésiastique, « L'Eglise officielle, a-t-il dit, dans sa soif de domination et par préjugé de stabilité, a eu, depuis trois siècles, pour unique souci non point d'éduquer la conscience religieuse, mais de l'appauvrir, de la déformer, de la rendre soumise et servile en la pliant aux étroitesses d'une interprétation rigide et littérale du vieux langage religieux, à une casuistique qui sacrifiait les exigences religieuses de l'esprit aux exigences toutes

païennes de la politique et de la société ancienne. Ainsi la démocratie a inauguré auprès de nous, presque inconsciemment et malgré elle, le plus grand progrès spirituel que nous ayons réalisé depuis le Christ : la suppression de la violence et de la coaction civile dans le domaine des croyances, et de l'hypocrisie qui était le fruit naturel d'un pareil régime ».

Le révérend anglican Lilley, de Londres, succéda à M. Murri. Il traita avec science et talent du « Modernisme comme base de l'unité religieuse entre les différentes confessions ».

Enfin, notre distingué collègue, le Dr Funk, rédacteur du « Das neue Jahrhundert », exposa le but et les conditions actuelles du modernisme allemand en dénominant les progrès réalisés jusqu'à ce jour et les moyens à l'étude afin d'intensifier le mouvement.

A l'issue de la séance, le président, M. Rade, communiqua l'initiative prise par la rédaction de notre *Revue* d'ériger un monument commémoratif à la mémoire du P. Tyrrell, et qui serait un témoignage de reconnaissance envers le champion sans peur et sans reproche du modernisme, et en quelque sorte une réparation solennelle aux persécutions souffertes par le grand proscrit, et aux injures que sa mort même ne fit pas taire. Le projet fut accueilli d'emblée avec grande sympathie. Nous donnerons donc, dans un de nos prochains numéros, communication officielle de notre initiative et des membres du comité, et ouvrirons en même temps dans nos colonnes une souscription internationale.

Les autres séances du congrès ne furent, bien entendu, pas moins intéressantes que celle consacrée au modernisme et nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute d'espace, en donner un compte rendu plus détaillé. Il nous plaît cependant de souligner l'extrême liberté de parole qui était accordée à tous les orateurs ; il régna durant tout ce temps une telle bienveillance, un tel esprit de concorde, une telle harmonie que chacun s'en trouvait pénétré. Les orateurs les plus avancés, les plus hérétiques mêmes, furent écoutés avec grande déférence. On ne me taxera pas de paradoxe, j'espère, si j'affirme même que plus les orateurs étaient radicaux dans leurs opinions, plus ils étaient chaleureusement applaudis ! C'est ainsi que le pasteur Giran, d'Amsterdam, provoqua un très vif enthousiasme par sa brillante et lumineuse péroraison en faveur d'une religion de l'Esprit, dans la-

quelle toutes les exigences religieuses de l'humanité devaient pouvoir trouver satisfaction.

Le programme du congrès était peut-être un peu trop chargé (on ne compta pas moins de 124 discours), ce qui empêcha des discussions générales, au grand regret de chacun. Je crois d'ailleurs que si l'on voulait jamais organiser un congrès qui eût un résultat positif et pratique, il serait obligatoire de se limiter presque exclusivement à un sujet unique ; ce serait, par exemple, la situation des Eglises vis-à-vis de la conscience religieuse et de l'esprit laïque, et l'on provoquerait là-dessus une profonde et utile discussion, réglée par avance. Quoiqu'il en soit, ce congrès, qui a eu l'heureux résultat de rapprocher des hommes appartenant à différents pays et à différentes religions, qui a permis à chacun de mûrir ses idées, et qui a surtout favorisé le développement des sentiments de tolérance et de liberté spirituelle, restera un des plus beaux souvenirs dans la vie de ceux qui eurent le bonheur d'y assister. Tous, d'ailleurs, se sont joyeusement donné rendez-vous, dans trois ans, à Paris.

S.

Le modernisme en Allemagne. — Le modernisme est entré, en Allemagne, dans une période d'activité féconde et décisive. L'organisation des modernistes sous le titre de *Verein der Freunde des « Neuen Jahrhundert »* est déjà un fait accompli. A cette fin, une première réunion s'était tenue à Munich le 15 juillet dernier, sous la présidence du Dr Schnitzer et avec la participation des professeurs Koch et Sickenberger, des docteurs Funk, Hefele, Ziegler et de plusieurs autres modernistes allemands et étrangers.

On étudia longuement les moyens d'établir une propagande rationnelle et plus efficace des idées modernistes et le résultat de ces discussions aboutit à la fondation de la Société des amis du « Nouveau siècle ». La situation financière de celle-ci fut examinée en détail, et bien que des plus rassurantes — le nombre des abonnés ayant doublé en moins d'une année — on jugea nécessaire d'instituer un fonds spécial de rédaction et la souscription ouverte immédiatement à cet effet atteignit, en quelques jours, le joli chiffre d'environ 2000 marks. Préoccupé de faire surtout du modernisme pratique, ce groupe allemand décida, en outre, de créer un *Secrétariat général* à Munich, destiné à fournir un travail systématique de recrutement et d'activité moderniste. On proposa aussi

l'établissement d'un fonds spécial destiné à venir en aide aux prêtres modernistes nécessiteux. Enfin, on songea encore à recourir aux menus moyens de propagande par la brochure, la feuille volante et surtout par un appel pressant à tous les catholiques allemands. Le Congrès de Berlin offrit une excellente occasion de se rencontrer à nouveau et de nouer ci et là les meilleures relations personnelles avec les modernistes des pays étrangers. Tout fait donc prévoir que le résultat sera digne des efforts de nos amis allemands. Leur mouvement est caractérisé par une opposition formelle et définitive avec Rome, mais, en même temps, par une ferme volonté de rester fidèles à l'Eglise catholique, à ses croyances fondamentales et à son culte. Les études du Dr Schnitzer et du Dr Koch ne tendent qu'à démolir la primauté papale. Dans le nº 10 du « Das neue Jahrhundert » on lit les paroles suivantes : « Wir sind und bleiben katholisch, *nicht römisch, sondern katholisch*[1] ». Dans le nº 24 de la même feuille, on trouve le programme de la rédaction résumé par les phrases suivantes : Nous voulons rester chrétiens-catholiques. Nous voulons lutter contre l'hégémonie romaine. Nous voulons acquérir la liberté nationale. Nous voulons revendiquer les droits de l'homme. Nous voulons répandre l'amour de l'humanité !

Pour réaliser leur programme, les Allemands comptent sur la solidarité des modernistes du monde entier, sur la sympathie des vieux-catholiques, des autres associations antiultramontaines et protestantes libérales mais surtout sur la réaction toujours croissante que les systèmes et les prétentions de la Curie romaine provoquent dans la conscience de tous les vrais catholiques.

L'excommunication du Dr O. Sickenberger. — A la théorie déjà nombreuse et glorieuse des prêtres excommuniés vient de prendre rang notre distingué collaborateur, le Dr O. Sickenberger, en Allemagne. Il était déjà suspendu depuis neuf années à cause de ses idées modernistes, qu'il avait, comme on sait, consignées dans plusieurs brochures, et notamment dans les *Kritische Gedanken über die innerkirchliche Lage*. Ses démêlés avec l'autorité ecclésiastique lui firent perdre la place de professeur qu'il occupait au lycée de Passau, et c'est seulement l'année

[1] Nous sommes et resterons catholiques, non point « romains » mais bien catholiques !

dernière qu'il arriva à se faire une situation dans un établissement d'enseignement près de Fulda. Comme président de la *Kraus-gesellschaft,* association des catholiques libéraux allemands, il avait continué à mener une active propagande en faveur des réformes à effectuer dans le sein de l'Eglise, s'orientant de plus en plus vers la gauche moderniste, au fur et à mesure qu'il perdait l'illusion d'un renouveau possible du catholicisme romain, jusqu'à se ranger enfin, tout dernièrement, dans la file des modernistes radicaux.

Cependant, le fait qui provoqua son excommunication ne fut pas, comme on pourrait croire, l'évolution radicale de son activité moderniste, mais bien le mariage public qu'il contracta, le 26 juillet, à Munich, pour obéir à la fois aux suggestions de son cœur et de sa conscience. Cette union eut un grand retentissement, non seulement eu égard à la notoriété du protagoniste, mais aussi à cause de la lettre ouverte qu'il publia à cette occasion et adressa à Son Excellence l'archevêque de Munich : *Den Priestern die Freiheit der Kinder Gottes* (Aux prêtres la liberté des fils de Dieu). Comme son titre même l'indique, cette lettre est une vigoureuse revendication des droits naturels qu'une loi ecclésiastique se plaît à interdire aux prêtres ; c'est une protestation énergique contre l'immoralité du célibat obligatoire, contraire à tout l'enseignement du Nouveau Testament, et autorisant la pire abjection morale et la plus ignoble hypocrisie, et c'est enfin une œuvre du christianisme le plus pur et le plus courageux contre le louche pharisaïsme de la curie romaine. Venue après la publication de M. Houtin : *Un prêtre marié,* et la polémique qui s'ensuivit ; après la brochure du curé Hagen et le livre de l'abbé Delonne (voy. *Rev. Mod. Int.,* nos 5 et 6. Bibliogr.) et durant que les *Battaglie d'Oggi* continuent leur *referendum* contre le célibat, cette lettre est un symptôme, bien inquiétant pour la hiérarchie romaine, de la profonde crise qui travaille le clergé de tous les pays.

Bien qu'excommunié, M. Sickenberger ne perdra aucun de ses anciens amis et admirateurs ; qu'il sache bien que ceux-ci et ceux-là tiennent à honneur de lui témoigner leurs sentiments de solidarité et de confraternité. Du reste, d'autres excommunications ont été décidées à Rome et viendront bientôt frapper des prêtres italiens et allemands. Malheureusement, le dard papal est désormais par trop émoussé ! Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à

nos lecteurs que, libéré définitivement des entraves ecclésiastiques, le Dr Sickenberger consacrera désormais toutes ses forces en faveur de la propagande moderniste et qu'il va s'efforcer de fonder une organisation des nombreux prêtres modernistes allemands qui, depuis longtemps, s'adressaient d'ailleurs à lui comme à un guide naturel. Son exemple ne sera pas perdu !

La condamnation du « Sillon ». — La condamnation du modernisme sociologique, déjà annoncée dans notre 3me numéro, est un fait accompli. Pie X vient d'adresser aux cardinaux, archevêques et évêques français, en date du 25 août 1910, une lettre où il frappe d'anathème le *Sillon,* de M. Marc Sangnier. Le *Sillon* a fait et devait faire la même fin que la *Démocratie chrétienne,* fondée, il y a une quinzaine d'années, en Italie, par D. Romolo Murri et avec laquelle il avait une grande similitude de programme. On y parlait trop de liberté, d'autonomie, de progrès, ne fût-ce que dans le domaine politique et social, pour que ces mots qui apparaissent pleins de malignité dans une bouche catholique, dommageables au possible et destructifs de la police de l'Eglise, n'aient point été en horreur au ciel et à Pie X ! Celui-ci, pourtant, a eu la coquetterie de préparer au *Sillon* des obsèques de première classe. Il a été porté en terre au son de paroles onctueuses qui louent grandement les bonnes intentions des sillonnistes, les vertus généreuses de leurs chefs, la sagesse même, de leur programme primitif. Les démocrates italiens, à leur dernière heure, ne connurent point, et pour cause, de si paternels ménagements. Pie X n'était encore que simple patriarche de Venise que déjà son âme orthodoxe et méfiante s'était émue des hardiesses de ces jeunes gens, qui pour faire pénétrer le peuple dans l'Eglise ne craignaient pas, les téméraires, d'en ouvrir tout grands les battants ! Son attitude provoqua, de la part de M. Murri, une attaque si fougueuse, qu'il ne doit pas encore en avoir perdu le cuisant souvenir.

Dès ce moment, R. Murri devint la bête noire de Pie X, la personnification du modernisme même, ce qui est tout dire, et l'envoyé de Satan, comme il avait coutume de l'appeler dans ses discours émus d'après-dîner.

En France, les choses semblent se passer par contre, différemment. Le *Sillon* y jouissait de l'estime et de l'appui de plusieurs évêques, parmi les plus intelligents, sans contredit, de l'épiscopat français, et les Mignot d'Albi, les Fuzet de Rouen, les Essautyer

de la Rochelle, etc., eux-mêmes, avaient osé prendre publiquement sa défense contre leurs propres collègues. Pie X, d'ailleurs, avait daigné recevoir, par deux fois, M. Marc Sangnier, et s'était senti touché, sans aucun doute, des protestations chaleureuses et dévotieuses de ce dernier. Tout compte fait, le pape reconnaît que le *Sillon* peut rendre encore des services à l'Eglise, il est donc naturel qu'il ne veuille pas sa mort mais qu'il désire qu'il se convertisse et vive. Il est clair qu'il n'est pas sans lui reprocher beaucoup de choses — et ces détails qui ont parfois une valeur bien spéciale et une portée plus générale qu'on ne l'imaginerait tout d'abord, devraient être soumis ici à une analyse plus serrée. Ils nous fourniront le sujet d'un prochain article de fond. Du reste, ce qui arme de foudres le bras de Pie X c'est, évidemment, le fait que l'attitude « a-confessionnelle », tout récemment assumée par le *Sillon*, menaçait de le soustraire complètement au service de l'Eglise. Pie X lui reproche, en effet, d'avoir été trop lent, trop froid à défendre l'Eglise attaquée sur le terrain... — religieux ou moral, va-t-on dire! Que non pas, sur le terrain politique! Qu'on relise ce passage de la lettre papale, bien que tout y soit arrangé de manière à mettre les torts du côté de l'adversaire et l'on sera amplement édifié : « C'est précisément parce que la religion doit dominer tous les partis, c'est en invoquant ce principe, que le *Sillon* s'abstient de défendre l'Eglise attaquée. Certes, ce n'est pas l'Eglise qui est descendue dans l'arène politique; on l'y a entraînée pour la mutiler, pour la dépouiller. Le devoir de tout catholique n'est-il pas d'user des armes politiques qu'il tient en main pour la défendre et aussi pour forcer la politique à rester dans son domaine et à ne s'occuper de l'Eglise que pour lui rendre ce qui lui est dû? Eh bien, en face de l'Eglise ainsi violentée, on a souvent la douleur de voir les sillonnistes se croiser les bras, si ce n'est qu'à la défendre ils trouvent leur compte »...

Il faut avouer que ces dernières paroles ne témoignent pas trop en faveur de la bonne foi des sillonnistes, si souvent vantée; mais ces gens que, d'après Pie X, « on voit dicter ou soutenir un programme qui nulle part ni à aucun degré ne révèle le catholique », ce qui ne les empêche pas, « en pleine lutte politique, sous le coup d'une provocation, d'afficher publiquement leur foi » ne peuvent être, en définitive, que des loups dissimulés sous la peau de l'agneau. Comprenons donc qu'autrement, la logique orthodoxe en serait par

trop bouleversée. Que les partisans de l'ancien *Sillon* restassent catholiques, en tant qu'individus, cela eût été d'un bien mince intérêt pour l'Eglise, dès l'instant que l'œuvre elle-même n'affichait plus l'étiquette romaine et par conséquent ne restait plus sous la dépendance immédiate des évêques et du pape. Qu'importait à Pie X que le *Sillon* pût ou non réaliser le royaume de la justice, de la liberté et de la fraternité sur la terre, si tout cela ne profitait pas immédiatement à l'Eglise.

Les sillonnistes ne considéraient-ils donc pas l'Eglise comme le but de toute leur activité économique, sociale et morale, leur travail était-il fait plutôt en vue de l'humanité que pour le bien et le profit de la dite Eglise ? « Oui, hélas ! — s'écrie Pie X — l'équivoque est brisée. L'action sociale du *Sillon* n'est plus catholique. Le sillonniste, comme tel, ne travaille pas pour une coterie, et l'Eglise, il le dit, ne saurait à aucun titre être bénéficiaire des sympathies que son action pourra susciter. Etrange insinuation, vraiment ! On craint que l'Eglise ne profite de l'action sociale du *Sillon* dans un but égoïste et intéressé, comme si tout ce qui profite à l'Eglise ne profitait pas à l'humanité ! Etrange renversement des idées : c'est l'Eglise qui serait la bénéficiaire de l'action sociale, comme si les plus grands économistes n'avaient pas reconnu et démontré que c'est l'action sociale qui, pour être sérieuse et féconde, doit bénéficier de l'Eglise ! » Ces lignes prouvent deux choses : d'abord une mentalité particulière qui voit les faits et leurs rapports sous un jour tout subjectif et contre laquelle on perdrait son temps à discuter, ensuite que la plus grande erreur du *Sillon* n'est pas d'avoir oublié les principes de la doctrine chrétienne dans la formulation de son programme d'action sociale, mais bien plutôt d'avoir oublié l'Eglise elle-même. Car il faut être aveugle pour ne pas voir que la pierre de touche de ce qui est licite n'est point ce qui est bon ou ce qui est utile en soi, ou pour tout le monde, mais ce qui est bon et ce qui est licite pour l'Eglise seule. Et pour justifier cette attitude il suffit d'établir ce postulat, que tout ce qui ne profite pas à l'Eglise ne profite pas à l'humanité.

O commode et pieuse logique ! Il est clair que l'Eglise ne peut que poursuivre fatalement le tracé qu'elle s'est proposé ! Elle se réduira, avant peu, à un bercail bien barricadé, bien distant de tout danger de contagion moderniste ou même simplement moderne et auquel le pape serait capable de préparer la besogne

quotidienne et d'indiquer à chaque jour les pensées licites. Ce serait là une façon d'immense couvent où les brebis fidèles vivraient et mourraient dans la plus béate orthodoxie. « Ceci dit, que faut-il penser — se demande avec angoisse Pie X — de la promiscuité où se trouveront engagés les jeunes catholiques avec des hétérodoxes et des incroyants de toute sorte dans une œuvre de cette nature ! Nest-elle pas mille fois plus dangereuse pour eux qu'une association neutre ! » Pie X veut bien conserver le *Sillon*, mais il faut qu'il soit catholique, c'est-à-dire placé sous la surveillance des évêques. A cette fin, il exige que ses chefs donnent leur démission, et que ses membres forment des groupes diocésains « indépendants les uns des autres. Et afin de bien marquer qu'ils ont brisé avec les erreurs du passé, ils prendront le nom de *Sillons catholiques*. » Enfin, pour que chacun soit bien étiqueté ainsi que des poires de marque, le Saint-Père poursuit : « Chacun des membres ajoutera à son titre de sillonniste le même qualitatif de catholique. » Et voilà la religion sauvée, l'Eglise hors de danger, l'humanité heureuse..... et Pie X transporté ! Et malgré toutes ces réserves, toutes ces mesures préventives, ces groupes « sillonnistes et catholiques » doivent cependant n'inspirer qu'une bien médiocre confiance à Pie X puisqu'ils ne peuvent pas permettre aux prêtres et aux séminaristes d'en faire partie. Il est vrai qu'« il convient que la milice sacerdotale reste au-dessus des associations laïques, même les plus utiles et animées du meilleur esprit. » Bercail à l'intérieur du bercail, barricade sur barricade, prison sur prison ! Quand donc aurons-nous le spectacle de ces excellents orthodoxes-chrétiens-catholiques et romains, ligottés de chaînes, défilant à la suite du pape et des évêques ? La condamnation du *Sillon* a donc été exigée plus par intérêt politique et besoin de sauvegarder l'hégémonie papale dans le domaine social, que par souci des âmes égarées ! Telle est la principale remarque à laquelle nous nous bornerons pour l'instant.

Quelle sera l'attitude des chefs du *Sillon* ? Au moment où nous mettons sous presse, Marc Sangnier n'a pas encore publié sa réponse, mais grâce à quelques entrevues qu'il a accordées à des journalistes, l'on a pu saisir qu'il avait l'intention de se soumettre aux ordres du Vatican en donnant sa démission. Depuis quelques mois le *Sillon* s'était scindé en deux groupes autonomes, sous la juridiction d'un comité directeur de 25 membres et dont l'un s'ap-

pelait « Comité démocratique d'action sociale » et l'autre « Union pour l'éducation civique ». Marc Sangnier va conseiller aussi à ses collègues de se démettre de leurs fonctions, mais il entend garder sa place dans son journal quotidien « *La Démocratie* » qui est indemne de toute condamnation.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous nous réservons donc d'apprécier dans une note prochaine, et en meilleure connaissance de cause, l'attitude des chefs sillonnistes. Mais on peut dire dès maintenant que le *Sillon,* dans ce qu'il avait de plus original et de plus vivant, a cessé d'exister, et que les groupes diocésains mourront bientôt de leur belle mort.

Le congrès marial de Salzbourg. — Une coïncidence fortuite m'a permis d'assister au Ve Congrès marial qui eut lieu à Salzbourg du 19 au 21 juillet. Cette note est donc rédigée d'après mes impressions personnelles.

Le congrès, tenu sous la présidence honoraire du cardinal Katschthaler et celle, effective, de l'évêque Napotnik, avec le concours de plusieurs évêques et d'un grand nombre de prêtres, comptait plus de trois mille participants. L'auditoire était, pour la plupart, formé de bandes de paysans descendus des montagnes du Tyrol ou venus des plaines de Bavière et qui rappelaient à l'esprit les hordes de rustres que les cléricaux d'Innsbruck avaient ameutés contre les étudiants universitaires qui manifestaient, lors du cas Wahrmund, en faveur de la liberté scientifique. Le même professeur Wahrmund, de passage à Salzbourg, présida d'ailleurs, durant le congrès, un *meeting* anticlérical organisé par les partis démocratiques de la ville. Il serait par trop fastidieux de rapporter les choses extraordinaires et grotesques que j'ai entendu débiter durant ces trois jours. Je me contenterai simplement d'en donner quelques échantillons à titre de curiosité. C'est ainsi qu'un certain Fesler, directeur du séminaire de Chartres, a porté à la connaissance de l'assemblée que Marie était non seulement parfaitement au courant des sciences divines, car, « pleine de grâce », elle avait librement et consciemment coopéré à l'œuvre de la rédemption, mais encore qu'elle se trouvait aussi des plus compétentes dans tous les domaines des sciences humaines, et cela (ô miràcle de la logique pieuse !) par la seule raison que, si elle connaissait les choses divines elle devait donc bien *a fortiori* être versée dans les choses humaines, qui ont leurs sources en l'intelligence divine. Et

spécifiant, l'orateur affirma que Marie connaissait « tous les principes des arts, des sciences et des lettres ». Rien de plus naturel, donc, que l'abbé Fesler ait ressenti le besoin de fonder l'« Œuvre de la dévotion à Marie, mère des bonnes études » et de faire frapper une médaille spéciale, bénie en 1907 par Pie X et qu'on vendait à l'intérieur du congrès et partout ailleurs. Tandis que ces choses se passaient dans la section française, dans la section italienne, le chanoine Crosta, de Como, par le même procédé de déductions aprioristiques. « démontrait comment la Sainte Vierge, vengeresse de l'orthoxie, allait sous peu exterminer le modernisme, rendez-vous de toutes les hérésies ». Il concluait à la nécessité de compiler un double catéchisme marial, contenant l'explication des vertus, des privilèges, des fêtes, etc., de la Vierge : l'un à l'usage des enfants et l'autre, plus détaillé, pour les adultes. Et comme on était entre soi, que chacun se sentait en veine d'effusions et que restreint était le nombre de ceux auxquels la Sainte Vierge n'avait point fait de confidences particulières, Mgr Pietropaoli, évêque de Trivento (Italie), annonça — ceci se passait à la séance d'ouverture — que si la Madonne était descendue parmi eux, c'est certainement dans la langue du Dante qu'elle aurait pris la parole! *Et ab uno disce omnes*...

Cependant, cet inconcevable amas d'absurdités dont, avec une parfaite inconscience et une bonne foi qui ne laissait pas d'être touchante, chacun avait apporté son écho pour en faire l'échange fraternel, offre la preuve, si l'on y songe bien, d'un état psychologique des plus intéressants. Ces congrès qui se succèdent sans interruption (car à côté des congrès internationaux, il faut tenir compte des nationaux et des diocésains aussi) et qui prennent un développement toujours plus considérable, doivent évidemment répondre à une mentalité spéciale, à des exigences particulières de l'âme catholique! L'on a pu observer, non sans justesse, qu'un nombre toujours plus croissant de fidèles se polarisent vers le culte de Marie et que, en d'autres termes, la religion de Marie menace de remplacer celle de Jésus. Que dis-je, menace; elle l'a déjà, en fait, remplacée dans beaucoup de consciences et surtout chez le peuple. Qui n'a remarqué que Marie inspire à la masse une confiance plus grande que Jésus, que les prières s'adressent plus volontiers à elle qu'à son fils, que ses images sont beaucoup plus vénérées que celles du Christ, que certaines dévotions mariales

jouissent d'un culte fétichiste et remplacent, en l'occurrence, toute espèce de pratique chrétienne, que les catholiques espèrent enfin une mort paisible, bien plus par les soins de Marie que par ceux de Jésus? La Vierge de Lourdes, celle de Pompéi et d'autres innombrables images miraculeuses paraissent bien plus utiles à l'humanité que le sacrifice de la messe; Marie est effectivement la toute-puissante, elle est le Dieu. Sa glorification ne peut qu'aboutir, logiquement, à travers l'immaculée conception et l'assomption, à la proclamation de sa divinité. Allons-nous donc assister à une transformation radicale du catholicisme? Certaines gens s'en prétendaient là-bas, intimement persuadés! d'autres, même parmi les plus fervents adeptes de Marie se seraient sans doute hautement scandalisés de cette conclusion, mais la déification de Marie n'est guère plus absurde aujourd'hui que ne l'était celle de Jésus au 1er et au 2me siècle de l'ère chrétienne[1].

Un des phénomènes les plus bizarres témoignant bien de la réalité et de la vastité de ce courant marial dans l'Eglise catholique est constitué par ce mouvement de réforme religieuse qui eut lieu en Pologne sous le nom de *Mariavites*. Deux éléments caractéristiques se tiennent à la base. Tout d'abord, il est d'inspiration féminine; en effet, son premier noyau a été formé par une congrégation de femmes, fondée en 1887, et qui faisaient vœu de travailler dans le silence à la réforme de l'Eglise. Le deuxième élément a été d'imiter, non point la vie de Jésus, comme tous les fondateurs d'ordres religieux des siècles passés, mais bien la vie de Marie[1]. En 1893, s'aggloméra autour de ce noyau une congrégation d'ecclésiastiques qui promettaient d'observer la règle du premier ordre de saint François d'Assise. On sait que Rome condamna cette nouvelle association religieuse et en frappa d'excommunication tous les adhérents. A partir de ce moment, les maria-

[1] On peut toujours aller fort loin dans ce domaine et affirmer par exemple que ce courant d'adoration de Marie puise sa source dans les très anciens cultes du principe féminin, dont il ne serait qu'une survivance nécessairement transformée : principe des trinités égyptienne et babylonienne, la Sagesse de l'Ancien Testament qui féconde la création, la Demètre des Asiates, la Diane des Grecs, etc. Voy. à cet égard, les brochures de Mme S. Bernard : *Le Verbe de Dieu*, Paris, Beaudolet, 1907, et *La Vierge-Esprit*, ibid., 1909.

[2] *Mariae vitam*, d'où leur nom.

vites rompirent tout rapport avec Rome et s'organisèrent en Eglise dissidente. Aujourd'hui, ils comptent 133 prêtres sous la direction de l'évêque Dr Jean Kowalski, et 200,000 fidèles distribués en 67 paroisses. En dépit de tous les obstacles des orthodoxes, ils continuent leur propagande avec le plus grand succès.

Mais le phénomène marial ne sera peut-être pas l'unique surprise que nous réservera l'Eglise. Je prévois, en effet, dans la tradition catholique, deux courants nettement caractérisés : l'un, mystique, qui s'est fait jour jusqu'ici par l'exaltation mariale, l'autre, plus strictement orthodoxe, qui se traduira par l'exaltation papale. On a souvent répété que l'hégémonie papale avait déjà atteint son maximum de développement et qu'il ne lui restait d'autre destinée que le déclin et la mort. Et bien, ce raisonnement ne tient peut-être pas assez compte de la logique et de la psychologie toutes spéciales de la mentalité catholique romaine. L'absurde ne pourra jamais la déconcerter et si l'absurde se prolonge dans la direction de l'orthodoxie, — en d'autres termes, de l'autorité, par opposition à l'esprit de liberté qui caractérise tous les mouvements antireligieux et antiecclésiastiques de l'époque moderne, — elle ne reculera pas même devant les conclusions les plus monstrueuses et les plus contradictoires. La puissance du pape peut être encore fortifiée en ce sens qu'on lui reconnaisse officiellement le droit de dicter à ses fidèles l'opinion qu'ils sont tenus de concevoir, non seulement en matière religieuse et morale, mais aussi en matière politique, sociale et scientifique ! Son infaillibilité peut être encore étendue dogmatiquement, comme elle l'est en ce moment même de fait, à toutes ses paroles, à tous ses gestes et à tous ses soupirs, et ainsi de suite, jusqu'à sa glorification suprême, à sa sanctification absolue et, peut-être à sa déification temporelle. Des exemples pareils ne manquent point dans les religions antiques et dans certains cultes d'Orient ; l'intelligence catholique est assez exercée à tourner en sa faveur les textes de l'Ecriture et à manier les arguments théologiques pour être capables d'en arriver là ! Du reste, afin de se rendre compte jusqu'où on s'est déjà engagé dans cette voie, il suffit de remarquer la papolâtrie qui inspire les âmes orthodoxes. J'ai pu en surprendre personnellement un nouveau symptôme, à l'occasion de ce même congrès marial, dans une résolution de la section espagnole d'inaugurer des *congresos papales*. Or, de quoi s'occuperait-on bien dans ces congrès à la gloire du pape,

sinon de l'exalter, de le glorifier et de le déifier? Et penser que des modernistes naïfs travaillent encore à réformer l'Eglise ! *A*.

Le cléricalisme aux Etats-Unis. — L'esprit clérical, contre lequel, en ce moment, luttent victorieusement les pays latins, semble vouloir se réfugier dans les pays anglo-saxons. Nous le retrouvons même dans cette Amérique, qui était si fière de sa tolérance religieuse et de sa paix confessionnelle. C'est qu'en réalité l'Eglise romaine est essentiellement autoritaire et exclusive et si, forcée dans ses derniers retranchements, elle se targue parfois de quelque largeur d'esprit et fait parade de velléités pacifiques, son caractère absolutiste finit toujours par reprendre le dessus. Nous avons, aux Etats-Unis, une « Catholic Federation », établie sur le modèle de l'organisation des catholiques ultramontains d'Allemagne et qui, en opposition absolue avec les principes et l'esprit général du pays, tend de plus en plus à faire œuvre éminemment politique. En voici un exemple récent. Quant M. Roosevelt, à propos de l'audience du pape, refusa de se soumettre aux prescriptions du Vatican, un journaliste catholique américain, qui accompagna M. Roosevelt, M. O'Loughlin loua fort l'ex-président de son courage et de son indépendance. Aussitôt après, M. O'Connell, archevêque de Boston, ultra-papiste et par trop dépourvu, semble-t-il, de patriotisme, dans un discours fait à la réunion de la « Catholic Federation » flétrit M. O'Loughlin du terme de Judas, ajoutant que, si jamais celui-ci était proposé comme candidat à une charge publique quelconque, la Fédération aurait pour premier devoir de voter contre lui, celle-ci ne devant pas tolérer la promotion de catholiques suspects !

Cet incident ne montre-t-il pas suffisamment, de la part de l'Eglise romaine, le ferme propos d'établir pour sa hiérarchie une situation prépondérante en excitant les antipathies religieuses? L'Eglise commencerait donc à devenir un danger et une menace même pour les Etats-Unis. Ceux-ci ne manqueraient pas de recevoir la récompense dévolue à qui réchauffe un serpent dans son sein ! Qu'ils y veillent !

L'exégèse *ad usum papæ*. — Le 29 juin 1910, Pie X publiait un *Motu Proprio*, dans lequel il proposait une formule de serment que devaient prononcer les prêtres aspirant au grade de docteur en écriture sacrée. Selon le texte de cette formule, le

candidat jure tout d'abord d'adhérer, dans la sincérité de son cœur et avec la révérence que leur est due, à toutes les décisions, déclarations et prescriptions du Saint-Siège au sujet de l'Ecriture sainte et de sa juste interprétation par ce dernier. Il accepte en outre de considérer comme obligatoires toutes les sentences en matière doctrinale qui ont été édictées jusqu'ici et seront émises dans l'avenir par la Commission Biblique, ainsi que tous les décrets des Congrégations romaines approuvés par le pape. Enfin, il est tenu de considérer tous les principes et les conclusions admis par le Saint-Siège et par la Commission Biblique comme « supremam studiorum normam et regulam », et s'il s'avisait jamais de prendre parti contre l'une ou l'autre de leurs décisions, il serait considéré comme rebelle et coupable. Ce nouveau *motu proprio* de Pie X n'est pas pour nous étonner. Que le prêtre doive abolir toute pensée personnelle et que son rôle ne soit guère que celui de répéter, en vrai perroquet, les paroles qui tombent de la bouche de Pierre comme des vérités sacro-saintes, n'est-ce pas le régime sur lequel est basée la fameuse unité de doctrine de l'Eglise ?

Pourtant, cette fois, le Saint-Père appuie un peu trop sur la chanterelle !

Non seulement le prêtre continuera à croire le pape sur sa parole et à jurer sur elle, mais il prêtera encore serment sur toutes les déclarations qu'il plaira à la Commission Biblique, promue au rang d'institution infaillible, d'établir et de promulguer. Ainsi l'esclavage spirituel dont souffrent les prêtres, dans l'Eglise, devient de plus en plus abusif. Cependant il faudrait être bien naïf pour croire que les prêtres eux-mêmes prendront longtemps ce serment au sérieux. Pauvres moyens que ceux employés pour consolider l'édifice chancelant de l'orthodoxie ! En reniant si solennellement une des plus superbes conquêtes de la civilisation moderne : la liberté absolue dans les recherches scientifiques, l'Eglise ne fait que hâter de ses propres mains la fin inglorieuse de son hégémonie.

Le centenaire de Montalembert. — Les derniers survivants du catholicisme libéral orthodoxe ont eu l'idée de fêter le centenaire du comte Charles de Montalembert, né à Londres le 29 mai 1810. Ils ont demandé à l'archevêque de Paris. Mgr Amette, et au comte Albert de Mun de présider la fête : l'archevêque aurait prononcé un sermon à Notre-Dame et le comte de

Mun un discours dans une des plus grandes salles de Paris. L'archevêque, effrayé des conséquences qu'une telle idée pourrait avoir pour le chapeau qu'il guigne depuis tant d'années, a répondu d'une manière évasive. Le chevaleresque comte de Mun, qui professe une conception syllabusienne de l'histoire, a déclaré qu'il serait opportun de mettre en lumière le Montalembert de la liberté d'enseignement, mais qu'il faudrait escamoter le Montalembert des dernières années, tout comme l'a fait son biographe, le R. P. Lecanuet : il s'en charge.

L'archevêque espérait qu'une fois passé la fatale date du 29 mai, les orthodoxes libéraux le laisseraient tranquille. Mais ceux-ci tiennent bon et veulent reporter le centenaire à l'hiver prochain. L'archevêque, aux abois, a saisi le pape de la proposition. Si Pie X ne tolère pas la manifestation, le petit clan aristocratique et la noble bourgeoisie qui ont eu l'idée de la cérémonie, pourraient bien témoigner de l'humeur au moment du denier de Saint-Pierre. Pie X réfléchit.

Pro pietate mentiri. — Dom Delatte, le troisième abbé de Solesmes, a publié, à la fin de l'an dernier, une volumineuse biographie du restaurateur et premier abbé de son monastère, dom Guéranger. L'ouvrage a été recommandé et célébré par les organes du Vatican comme une véritable somme contre le libéralisme. Les maladroits ! Un vieux chanoine du Mans, M. Ambroise Ledru, qui n'est ni moderniste, ni gallican, mais simplement entendu en archives, vient de commencer, dans une revue intitulée *La Province du Maine,* la publication de documents complètement et systématiquement négligés par l'auteur. Dès maintenant, on peut assigner à dom Delatte un rang très distingué dans la galeries des imposteurs hagiographiques. Nous reviendrons sur l'affaire quand M. le chanoine Ledru aura fini de vider ses dossiers. Ses articles seront réunis en un volume qui, nous assure-t-on, paraîtra au mois de novembre sous le titre de : *Dom Guéranger, abbé de Solesmes, et Mgr Bouvier, évêque du Mans.*

La mort du Dr K. Gebert. — Nous avons appris avec le plus grand chagrin la mort de ce vaillant champion du modernisme allemand. Il était né à Löfflingen dans la Forêt-Noire, et était âgé d'environ 50 ans. Malgré la faiblesse de sa santé, il étudia toujours avec passion et cultiva surtout les sciences philosophiques. L'étude de Kant l'amena peu à peu à concevoir une

réforme dans le catholicisme et qui devait être comme la synthèse des principes de vérité contenus dans les deux traditions philosophique et religieuse. Jamais entièrement satisfait de son œuvre, il ne produisit, hélas, pas tout ce que l'on aurait été en droit d'attendre de sa culture et de son intelligence. Cependant Hermann Schell loua chaleureusement son écrit : « Der Katholizismus und die Entwicklung des Geisteslebens » (Le catholicisme et le développement de la vie de l'esprit). Depuis 1902 il prenait une part active à la propagande de l'idée des réformes catholiques à accomplir et il avait promis à notre *Revue* sa précieuse collaboration. La mort l'a surpris sur le champ de bataille, mais il vivra longtemps encore dans notre souvenir ému et reconnaissant.

Voici la lettre qu'il nous avait adressée, peu de jours avant d'être frappé par la maladie qui devait le conduire à la mort.

München, 7. Januar 1910.

Sehr geehrter Herr!

Mit grosser Freude habe ich von Herrn Prof. Sickenberger die Kunde vernommen, dass sie im Begriffe sind, eine internationale modernistische Zeitschrift zu gründen. Ich wünsche Ihnen zu Ihrem Unternehmen viel Glück und Erfolg!

Gerne bin ich bereit, soweit es meine sonstige Tätigkeit gestattet, Ihnen dann und wann einen Artikel zu schreiben, und bin in der Lage, für die zweite Nummer einen solchen mit dem Titel : « *Der Modernismus als Weg zum konfessionellen Frieden* » in Aussicht stellen zu können.

In vorzüglicher Hochachtung etc. Dr Karl Gebert.

PAGES POLÉMIQUES

L'Enterrement du Modernisme[1].

A M. Gaston Riou, croque-mort.

Voilà donc ce pauvre modernisme qui a fini d'exister.

Comme une bulle de savon, qui crève piteusement après avoir revêtu tour à tour toutes les nuances du prisme, il vient d'être

[1] Cette spirituelle réponse de notre collaborateur à l'article de M. G. Riou : « Le bilan du modernisme » paru dans la *Revue* du 15 juillet

relégué dans le néant... ! M. Riou, M. Gaston Riou a soufflé dessus et voilà, tout est accompli, la farce est jouée !

Du moins c'est M. Riou qui l'affirme et sans doute il ne peut se tromper. M. Riou, comme Brutus, « est un homme honorable » et n'aurait point lancé une assertion erronée pour le vain plaisir de faire une action d'éclat. Il l'a d'ailleurs fort proprement accommodé pour son dernier repos : belle oraison funèbre, liquidation bienveillante de la situation, actif et passif très équitablement délimités... — on n'a oublié qu'une chose : la visite du médecin des morts, et, dame, il y aurait peut-être quelque jour une amusante comédie à écrire sous ce titre : « Petit bonhomme vit encore ! »

En attendant, le modernisme a trompé son monde ; la troupe n'a pas tenu ses engagements. Mais, comme le fait entendre M. Riou avec beaucoup d'aménité, les administrateurs étaient de bonne foi, et nous autres laïques, nous autres spectateurs, nous autres dans nos fauteuils d'orchestre, frustrés d'un intéressant spectacle, nous voulons bien, cependant, passer l'éponge.

.
. .

A la vérité, on a entendu parler dernièrement d'un congrès tenu à Berlin, où se donnèrent rendez-vous des modernistes de tous pays, mais Berlin c'est le bout du monde, Berlin n'est pas la France, — et d'ailleurs qu'y fit-on à ce congrès ? Personne ici n'en sait rien ; plusieurs voix s'y sont fait entendre, mais c'était en allemand, pour la plupart. Il est vrai, encore, que Pie X a lancé récemment une encyclique foudroyante contre ces trouble-fête qui s'obstinent à faire croire à leur vitalité, mais Pie est un trembleur qui ne s'aperçoit plus qu'il pourfend des fantômes et la « dure conclusion » de M. Riou leur a bien fait voir qu'ils avaient, cette fois, bon gré mal gré, à se savoir morts !

Et, du reste, qu'est-ce que le modernisme ? S'est-il jamais trouvé quelqu'un, dans nos pays français, pour nous en donner une définition courte et bonne ? L'auteur de l'opuscule « Le Bilan du Modernisme » pense qu'ils se proposaient, ces hommes, « de

1910 et concluant à la faillite de ce dernier, n'est que le prélude d'une réfutation d'une envergure plus étendue et d'une portée plus générale et que prépare en ce moment un de nos confrères. Elle paraîtra en tirage spécial. (N. d. R.)

donner au siècle *la* foi nouvelle qu'il réclame »... ! M. Riou « est un homme honorable » ; il n'est rien de tel que ces gens graves pour tomber juste sur le mot qui fait sourire ! Que n'a-t-il vécu au XVIme siècle ! l'excellent réformateur qu'il eût fait ! si sincère, si rectiligne, si unilatéral, si monolithe, et si juvénilement convaincu avec cela, d'une imagination si candide, attendant qu'on lui apporte les « secrets qui régénèrent » et si désolé d'apprendre que les fées n'existent point ! ni même les génies, peut-être... — pardon !

L'écrivain du « Bilan » doit aimer les apologues ; a-t-il jamais songé, lui qui rêve tout haut et si gentiment, à celui-ci qui est d'actualité : Une poignée de jeunes hommes, sans armes, étaient partis pour combattre un ogre aux mâchoires monstrueuses. Ils allèrent. Quelques-uns, harassés, se laissèrent choir en route, d'autres, traqués, se rendirent à merci ; — le monde, curieux, émettait sur eux des paris. Et ceux qui restaient pensèrent : « Nous sommes partis presque nus, comme des enfants, organisons-nous donc en milice régulière et retournons au combat ! » Mais le monde fit la moue et haussant les épaules se détourna ; alors un monsieur vint et dit : « Cette histoire tire décidément en longueur, ça n'est plus drôle ; on va en faire de la copie » — et il agit comme il avait dit. M. Riou « est un homme honorable » ; il parle ainsi : L'idéal des Modernistes *n'était qu'un rêve... pourtant ils pouvaient vaincre* (Don Quichotte, qui l'eût dit ?) ; il ont eu l'oubli de *la nation* (Camille Desmoulins, qui l'eût cru ?) et ils ont été battus, c'est leur faute, — « vae victis » !

Notre auteur a l'âme d'un chevalier du Saint-Graal ! Il désirait que les Modernistes fussent vaincus par une de ces « vérités primordiales » qui leur eût éclairé « la route du monde et de l'éternité » ; il tenait essentiellement à ce qu'ils fussent des apôtres sur le brasier desquels « les décrets de l'Eglise seraient tombés comme autant de gouttes d'eau insignifiantes et *un peu ridicules* » ; enfin il réclamait fortement qu'ils s'écriassent : « Malheur à nous si nous n'annonçons pas aux hommes la Vérité qui jette le cœur et la pensée dans la sphère surhumaine » ! M. Riou exigeait qu'on prit soin de son âme ; le Modernisme s'était érigé en compagnie d'assurances ; il était responsable ! Gageons que dans son « fond dernier » M. Riou est un farouche socialiste !

Nous ne nierons point, cependant, qu'il eût été beau, qu'il eût

été réconfortant et héroïque de les voir, ces modernistes, au nombre de douze, vêtus de bure et chaussés de sandales, le bourdon en main, la besace à l'épaule, s'en aller de bourg en bourg et de ville en ville, « chevaliers immolés d'avance d'un idéal impératif ». Faisant halte aux carrefours, annonçant la vérité qui vous « jette dans la sphère surhumaine », peut-être auraient-ils ému quelque vieille dame un peu braque, qui eût furtivement tiré trois sous de son aumônière, ou troublé une vierge exaltée qui eût abandonné son foyer pour les suivre. Et, à certain moment, le gendarme miséricordieux les eût invités, de sa voix martiale, à le suivre dans un abri bien clos...

Le temps n'est plus, hélas, où l'on pouvait vivre comme le lis des champs ! Dans la réalité, les « gouttes d'eau ridicules tombant sur le brasier » se sont changées en coup d'estoc et de taille, coupant de-ci de-là bras et jambes. C'est en vérité inélégant à avouer, et désobligeant au possible, mais... il faut vivre ! il faut même manger, quoiqu'en puisse penser M. Riou, qui est évidemment un homme frugal. On prétend tout bas que quelques-uns de ceux qui se sont rendus à discrétion avaient senti trop cruellement la voix de leurs entrailles... — Voilà tout.

M. Riou « est un homme honorable » et un idéaliste ; il est à la fois le très distingué rédacteur de *Foi et Vie* et... Monsieur Gaston Riou, laïque et poète. Le premier sait que le modernisme rencontra la naturelle hostilité de l'autorité ecclésiastique et des orthodoxes, la méfiance des catholiques libéraux, alliés politiques et économiques de l'Eglise, et des partis démocratiques qui craignaient, en ce renouveau, un surcroît de puissance pour elle, enfin l'indifférence de la masse. En tant que protestant, il n'ignore point que si quelques libéraux de sa confession entourèrent le modernisme de chaude sympathie, et toujours à titres personnels, les orthodoxes applaudirent à l'encyclique « Pascendi ». Par contre, le second, le poète, dit des choses pleines de finesse et d'ingéniosité ; il dit : « Ne nous en prenons pas à la dureté du siècle ; le modernisme a échoué malgré le vœu du siècle ! » En l'occurrence, quel fut-il ce vœu du siècle? Eh ! bien, ce fut la curiosité, amusée sans doute, mais platonique et stérile de quelques intellectuels et... les paroles amènes de certains séraphiques patriarches du modernisme qui, à force de le prendre sous leur protection, avaient fini par s'en faire un piédestal !

Lorsque le père Tyrrell, âme mystique, mais qui avait bien compris les besoins de l'heure, ne voulant pas qu'on jouât au saint François d'Assise, s'avisa que le moment était venu de fonder une caisse internationale pour venir en aide aux prêtres modernistes militants, il se trouva une blanche colombe, une âme franciscaine qui, ayant horreur de l'argent, fit tomber le projet. Et après les avoir laissé lutter tout seuls contre la machine infernale qui s'appelle le Vatican, les spectateurs qui s'éjouissaient au spectacle, *pollice verso,* daubent sur les vaincus, fâchés d'avoir été privés de la sensation voluptueuse de voir le plus petit vaincre le plus grand.

Que M. Riou se console : le modernisme n'est pas mort, il ne peut pas mourir. Car il n'est point ce qu'un vain peuple pense. Inauguré dans l'Eglise, par des catholiques, il est devenu, peu à peu, une question mondiale et, à cette heure, chacun s'est révélé moderniste peu ou prou. Eh ! il fut de tout temps le modernisme, et l'âme orthodoxe de M. Riou n'a point compris qu'aujourd'hui son essence intime ne gît plus uniquement dans une volonté de réforme, mais qu'il est un mouvement général d'émancipation spirituelle. Ce protestant, qu'on dirait habitué aux lisières ecclésiastiques, réclame *la* foi nouvelle, *la* vérité « qui ouvre les portes de la vie », l'Eglise qui s'en ira « à la conquête du siècle ». Il entend qu'on le prenne par la main, et souriant, ravi, il emboîtera le pas à la suite du drapeau flambant neuf et flottant au soleil.

L'honorable M. Riou retarde décidément un peu ; il en est encore au tableau de Jules Lefebvre ! La Vérité n'est plus, hélas, la nymphe sculpturale qui attendait le passant au fond de son puits humide ; aujourd'hui, la Vérité innombrable s'en va par le monde, ses traits resplendissants sont toujours changeants et divers et elle a ceci de sublime qu'elle n'en finit pas de se transformer, de se magnifier, de se dépasser elle-même. Personne ne peut plus la surprendre et l'asservir pour son prochain et chacun lui construit son asile ou son temple « après long travail et usage ». La vision de M. Murri n'est pas celle de M. Minocchi, l'idéal de M. Pey-Ordeix celui de M. Schnitzer, la vérité de M. Marcel Hébert celle de M. Le Roy, qu'importe ! Ces individualiés groupent autour d'elles des ouvriers de progrès possédant des mentalités analogues et qui, peut-être, les dépasseront à leur tour. La plus grande erreur des modernistes de la première heure, faut-il le dire, a été de croire « au monde » après avoir cru « en l'Eglise ». Ils igno-

rèrent qu'il était presque impossible de gagner sa vie quand on n'a pas été élevé en vue de cette tâche ; ils ignorèrent que l'aide d'autrui est un mythe si l'on n'est une puissance, que jamais personne ne vient à vous spontanément et que le seul intérêt sur lequel on puisse compter est celui de la curiosité vite épuisée. S'étant volontairement dépouillés de l'autorité et du prestige ecclésiastiques qui les avaient leurrés sur leurs propres forces, ils se découvraient soudain plus abandonnés que des orphelins, — et ils croyaient avoir pénétré l'âme des hommes !... l'âme peut-être, mais le manque d'âme ?

« On n'est jamais juste pour son semblable pour la raison qu'on l'ignore toujours dans son fond dernier ! »

Le fond dernier de M. Riou est un grand fond de bon sens, puisqu'il lui a permis de tracer cet axiome, à l'exorde de son œuvre ! Il a raison ; il a complètement, radicalement, foncièrement ignoré le modernisme. Encore un coup, nous ne croyons pas sincèrement qu'il ait été poussé, dans cette entreprise, par le démon de la littérature journalistique... quoique... enfin..., mais le certain, c'est qu'il ne s'est point du tout avisé du travail accompli par le modernisme dans la conscience contemporaine.

Ce à quoi les modernistes se sont efforcés, c'est à transporter dans la vie de tous les jours, dans la vie joyeusement acceptée, le contenu religieux monopolisé par les Eglises, et à ce titre et quoiqu'on puisse prétendre, M. Loisy est aussi bien moderniste que M. Minocchi, que le protestant libéral aux vues si élevées qui s'appelle M. Bertrand, que cet apôtre de la Religion de l'Esprit qu'est M. Giran, que tous ceux qui s'appliquent à vivre selon leurs propres exigences religieuses, selon *leur* vérité.

Grâce à eux tous, tant qu'ils sont, nous commençons à comprendre, nous autres laïques, catholiques ou protestants, que l'instinct religieux qui n'est autre chose que le jeu mystérieux de l'évolution, la poussée de notre nature vers ce qui satisfait ce qu'on appelait jadis l'homme profond, le moi supérieur, n'est point, comme le prétend M. Riou, d'une « sphère surhumaine », mais, au contraire, profondément normal en dépit de toutes les aberrations, de toutes les déviations pathologiques qu'on a pu constater au cours des âges, — et les modernistes ne nous eussent-ils donné que cette affirmation, et ce besoin, qu'ils auraient bien mérité de la « reconnaissance du siècle ».

Nicolas Nique.

POIGNÉE DE NOUVELLES

On parle beaucoup d'une nouvelle encyclique qu'une commission de cardinaux serait en train de rédiger et qui se lancerait vers la fin de l'année.

Le sujet en serait la *Démocratie ;* elle résumerait et exposerait nettement toute la doctrine de l'Eglise en matière politico-sociale et condamnerait solennellement le principe de l'autorité découlant de la volonté populaire au lieu de celle de Dieu. Le résultat pratique du nouveau document devrait être celui d'obliger certains partis catholiques à se soumettre définitivement à l'Eglise ou à s'en séparer.

— Un décret de l'Index, de publication prochaine, va condamner les ouvrages suivants : Tyrrell, *Le christianisme au carrefour ;* Murri, *Questions de politique religieuse ;* Schnitzer, *Jésus n'a pas fondé la papauté ;* Houtin, *Autour d'un prêtre marié* ; Miss Petre, *Catholicisme et indépendance.* On parle aussi de la condamnation de plusieurs revues modernistes, écloses dans ces derniers temps.

— Un groupe de prêtres italiens, sans places, a fait parvenir au Vatican une supplique dans laquelle ils demandent d'être pourvus d'une occupation, et qu'on institue en même temps, dans chaque diocèse, une caisse de secours pour les prêtres indigents. Ils se déclarent, par contre, prêts à se soumettre à une discipline spéciale, sous la surveillance directe de la congrégation du Concile.

— Au cours de la « Semaine sociale », de Rouen, l'archevêque Fuzet a tenu un discours, où il nous plaît de souligner le passage suivant : « Il n'y a plus de nations chrétiennes au sens canonique de ce mot, et il n'y a pas de plus funeste illusion, pour la conduite de notre action religieuse et sociale, que d'oublier les grands changements survenus depuis quatre siècles dans la vie des peuples. A ne pas vouloir les reconnaître, à continuer de vivre dans la thèse, on demeure isolé et stérile ».

— L'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, évolue de plus en plus vers la gauche. En remerciant ses électeurs qui l'avaient élu contre un candidat nettement clérical, bien que laïque, il termine

ainsi son envoi : « Votre victoire est celle de la République. Cette République par qui et pour qui triomphent la droiture, la justice et la liberté, c'est la vraie, c'est la France. Vive donc la France ! Vive la Flandre ! et vive la République ! »

— On célébrera désormais le culte à domicile. L'abbé Bousquet, ancien curé d'Arduin (Deux-Sèvres), d'où il avait été expulsé à cause de son attitude antiromaine, et qui est venu s'établir à Paris, a adressé un appel aux catholiques pour la célébration du culte à domicile. Il se déclare prêt à aller dans les maisons où on le fera appeler pour y dire la messe, baptisera, mariera, etc. Il se servira de la lithurgie romaine « qui en vaut bien une autre » et il parlera le latin, à moins qu'on lui demande la langue vulgaire. « Ces cultes à domicile sont moins fastueux et théâtraux, mais plus édifiants et plus méritoires devant Dieu ».

— Le Dr Th. Engert, notre distingué collaborateur, a commencé chez Krüger, à Leipzig, la publication d'un ouvrage intitulé : « Die Sünden der Päpste im Spiegel der Geschichte. — Eine Modernisten-Antwort auf die Borromeeus-Enzyklika », et qui sera achevé en novembre prochain. On peut obtenir cet ouvrage dès aujourd'hui en livraisons, au prix de M. 0,75 par fascicule ; il formera deux volumes, qui seront mis en vente au prix de M. 3. Cet ouvrage, scientifique et populaire à la fois, sera probablement traduit en plusieurs langues.

— Antoine Fogazzaro met en ce moment la dernière main à un roman intitué : *Lelia*. Bien que ce roman ne soit pas consacré exclusivement à la question religieuse, celle-ci y jouera cependant un rôle très important. L'auteur, en insistant sur les éléments moraux de la réforme catholique, telle quelle avait été personnifiée dans le type de Benedetto, de son œuvre *Le Saint*, rompra une lance contre le jésuitisme et, paraît-il aussi, contre le modernisme. Nous ne manquerons point, sitôt paru, de faire du roman une analyse serrée et indépendante.

— Un nouvel incident témoigne de l'esprit peu favorable qui anime en ce moment le gouvernement portugais à l'égard du Vatican. Celui-ci avait sommé les Franciscains de Braga de cesser la publication de leur revue : *La Voix de saint Antoine,* dont la doctrine ne lui paraissait pas assez orthodoxe, d'autant plus que cette feuille ne manquait jamais l'occasion de combattre la politique du parti clérical portugais. Les Franciscains obéirent, mais le gouverne-

ment protesta. Les ordres de la curie, en effet, ne peuvent être valables que s'ils ont reçu l'agrément du roi, or l'ordre de suppression n'ayant pas été soumis au souverain, l'archevêque n'avait pas faculté de le transmettre. En outre, la décision du Saint-Siège porte atteinte aux droits garantis par les lois, c'est-à-dire à la liberté d'opinion, et le gouvernement portugais est décidé à faire respecter ces lois. L'affaire en est là.

— Un Comité international, sous le patronage de M. A. Briand, président du Conseil des Ministres, et sous la présidence effective de M. G. Séailles, s'est constitué pour élever à Paris un monument à Lamennais. Parmi les adhésions parvenues jusqu'ici à M. Paul H. Loyson, secrétaire de la Commission exécutive, nous relevons celles de L. Tolstoï, A. France, Hyacinthe Loyson, E. Nathan, E. Vandervelde, M. Hébert, Bernard Bouvier, C. Lemonnier, Mme E. Zola, A. Loisy, etc. Le projet du monument est dû au sculpteur E. Derré. Les souscriptions sont reçues par M. E. Pelletan, éditeur, 125, boulevard Saint-Germain, Paris.

— Un nouvel organe hebdomadaire, sous la direction effective de M. Paul Hyacinthe Loyson, paraîtra prochainement à Paris. Ce journal, rédigé avec le plus grand souci de la vérité et le respect le plus absolu de toutes les opinions sincèrement professées, sera mis au service de toutes les forces vives et agissantes de l'âme française. Attentif à toutes les productions de l'esprit, libre de tout préjugé et de tout sectarisme, ouvert à toutes les pensées généreuses et avant tout pratiques, il passera en revue, chaque semaine, les idées et les faits qui élèvent l'âme et provoquent à l'action. Nous reviendrons là-dessus avec plus de détails, sitôt que le journal aura commencé ses publications.

— Un décret de Mgr Beda, délégué apostolique à Pérouse (Italie), vient d'ordonner la clôture du séminaire de cette ville à partir du 1er septembre 1910. Fondé au XVIe siècle par le cardinal Della Cornia, ce séminaire avait toujours été l'objet de la prédilection de Léon XIII, et cela depuis le temps qu'il était évêque de Pérouse. Il l'avait, entr'autres, doué d'un cabinet d'histoire naturelle parmi les plus riches qui existent en Italie. Le dit décret allègue très diplomatiquement. comme motif de clôture, le besoin de réparer les locaux de l'institut. A la vérité, ce séminaire était devenu un foyer d'idées libérales (les séminaristes avaient osé applaudir à son passage le roi d'Italie, qui se trouvait à Pérouse à

l'occasion de l'Exposition de l'Art antique de l'Ombrie) et d'agitation moderniste. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a quelques années, l'école de théologie était dirigée par Mgr Umberto Fracessini, un célèbre exégète qui avait été fortement mêlé au modernisme italien et avait fini, de ce chef, par être destitué de sa charge. Le séminaire de Pérouse sera remplacé par celui d'Assise, qu'on est en train de bâtir et qui doit être terminé pour le 1er octobre 1911. On compte actuellement en Italie bien des séminaires suspects de modernisme, et l'exemple de Pérouse ne restera pas longtemps isolé.

— Le 28 août, un certain Giulio Beltramini, Toscan, a tiré durant les vêpres, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, trois coups de revolver en l'air. Arrêté, il déclara être un ancien frère franciscain. Le Saint-Siège avait refusé de faire droit à sa demande de quitter l'ordre pour faire partie du clergé séculier, et il avait été suspendu et réduit, par ce fait, à la plus noire misère. Grâce à ce coup d'éclat, il pensait attirer l'attention du Vatican sur son cas et protester par là contre les injustices dont il avait été victime. Signalons le fait comme un simple témoignage du malaise qui règne dans le clergé tant séculier que régulier.

BIBLIOGRAPHIE

Raoul Gout. — **L'Affaire Tyrrell**, avec une lettre du père Tyrrell à l'auteur et la traduction intégrale d'un mémoire inédit adressé au Général des Jésuites. Paris, Librairie Critique Emile Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette. 1 vol. gr. in-8°. *Tirage limité à 300 exemplaires numérotés et signés* . 7 fr. 50

M. Raoul Gout était particulièrement préparé à cette étude par son travail sur Newmann, qui fut le précurseur incontestable du modernisme et le véritable initiateur du P. Tyrrell.

M. G., très soucieux d'exactitude, presque scrupuleux, n'a rien voulu avancer sans s'être assuré de diverses sources et ordinairement auprès des amis les plus intimes de George Tyrrell, de la vérité minutieuse des moindres détails. Si l'on ajoute à cette préoccupation de la vérité, la couleur et la vie d'un style châtié, on

se fera une idée de la valeur de cette étude documentaire rédigée en une langue excellente.

Cette analyse de la vie et de la pensée, toujours en mouvement, du célèbre polémiste, est présentée diligemment, sans longueur, sans détails inutiles, mais avec un art délicat d'où l'émotion jaillit et croît des premières pages où il nous expose les origines du futur jésuite jusqu'aux dernières où il nous conte l'agonie du P. Tyrrell.

Le Père Tyrrell, qui connaissait la plus grande partie de cette étude, en goûtait la sympathie et l'exactitude. Aussi avait-il confié à M. Gout un très important document inédit, avec prière de le transmettre à la publicité intégralement. On le trouvera en appendice, 52 grandes pages de texte compact. C'est un mémoire que le P. Tyrrell adressa au Général des Jésuites pour expliquer sa conduite. Cela pourrait s'intituler : *Pourquoi je ne suis plus Jésuite*, ou le *Procès de la Compagnie de Jésus* par un des siens.

Je ne connais rien de plus émouvant et de plus serein à la fois. Ce réquisitoire formidable semble écrit du faîte de quelque montagne spirituelle. Cet homme éminent, était en effet arrivé à un degré de détachement et de hauteur de vues qui le rendait propre à siéger en quelque céleste tribunal. Son verdict n'est pas seulement celui d'un juge, mais aussi celui d'un sage. P. S.

Paul Sébillot. — **Joyeuses histoires de Bretagne.** Paris, Farquelle. 1 beau vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

Les *Joyeuses histoires de Bretagne,* qui paraissent aujourd'hui chez Farquelle, comprennent une centaine de récits comiques ou facétieux recueillis de la bouche des paysans et des pêcheurs.

M. Paul Sébillot, qui est un des maîtres du conte populaire, a su conserver la saveur du terroir et la naïveté des conteurs. C'est un livre d'une lecture attrayante qui peut, sans fatigue, amuser tout le monde.

Ces récits ont non seulement un intérêt documentaire pour les folkloristes, mais ils intéresseront les psychologues en leur permettant de comparer l'ironie et la plaisanterie parfois un peu macabre du Breton français avec l'humour du paysan anglais. P. S.

Nous recevons, d'un moderniste américain, l'intéressante note bibliographique suivante au sujet de l'Encyclopédie Catholique qu'on est en train de publier aux Etats-Unis :

There is now in course of publication in the United States, a

Catholic Encyclopedia which has already reached its tenth volume, and is to be completed in fifteen volumes. Its aim is very ambitious, as may be inferred from the size of it, being no less in fact, than to give a full statement of Catholic history, doctrine, morals and exegesis from the standpoint of modern scholarship. To this end the assistance of European, as well as American scholars has been obtained, so that the work is truly international, and will be taken by the world as representative of the best scholarship of the Catholic Church. Undertaken in the midst of the modernist activity, this project is not without interest to the movement represented by this Review, and a few reflections upon it may be as useful as they are timely.

The board of editors of the Encyclopedia consists of five members. Two are laymen, one of whom has long been in close touch with the Jesuits of New-York; while the other has distinguished himself by translating from the Spanish, a stupid and bigoted book against Liberal Catholicism. A third member is the professor of psychology at the Catholic University of Washington, a man who is well acquainted with his own department, but is grotesquely incapable of passing judgment upon matters of biblical criticism or the history of religions. A propos of a certain article rejected by the board because it conceded one of the commonplaces of scriptural science, this man remarked : "I think this modern higher criticism is going too far!" The present rector of the University at Washington is the fourth editor. He is a good historical scholar, but seems utterly unable to write critically. In treating questions of church history, his method is either to minimize difficulties, or ignore them altogether; and in his appreciations of churchmen, he adopts the style of extravagant eulogy, expressed in a rather lurid rhetoric. The fifth editor is a Jesuit who has done nothing in the field of scholarship, and is simply a militant, reactionary journalist. Add now the fact that every article of the Encyclopedia must get the "*Nihil obstat*" of a diocesan censar who is baptismally innocent of critical studies; and the "*Imprimatur*" of the archbishop of New-York who is celebrated for having asked : "Who is Duchesne?" when that scholar was mentioned to him in Europe — and we can have some idea how it fares with advanced scholarship in the Catholic Encyclopedia.

The Encyclopedia indeed is creditable enough in "safe" and

neutral subjects. Its geographical information is profuse; its archeological topics are given sufficiently adequate treatment; and its setting forth of the technicalitics of theology is unimpeachable. But in the more delicate and controversed points of history, and in all that pertains to biblical criticism, and the history of dogma and religions, it is wretchedly, and at times, ludicrously incompetent. The article on the Gospels raises hardly a simple critical issue. That on the Acts of the Apostles, written by a violent reactionary who has said that Père Lagrange does not know much Scripture, and cannot even talk good French, is beneath criticism. The " Genealogies of Christ ", by an American Jesuit, drogs in the wied legends of Panther and Bar-Panther to twist the genealogies into historical verisimilitude. The " Avesta " is given two articles, neither of which has so much as a reference to the question of Persian influence on Hebrew beliefs. Concerning the Avesta, by the way, the scholar — a layman — who submitted his first manuscript on this subject, had it rejected because he admitted this undeniable influence. In his corrected and published essay, the troublesome question is left unnoticed. The articles on Bossuet contain no reference to his disgraceful attack on Richard Simon, and of course, are silent on the episode of Mlle de Mauléon. Under " Escobar ", we are told that Pascal's Provincial Lettres are cowardly, and utterly destitute of reason and truth. The essay on Gregory II is silent too upon that Pope's written permission to re-marry, to a man whose wife had contracted leprosy. The " Eucharist " is treated by a theologian, who, it is to be presumed, has not get heard of the modern critical discussions of the Lord's Supper. The article on " Absolution ", though far from adequate, and though omitting the gravest difficulties of all, still hints at a few of the troublesame points which the history of Penance brings to light; the result of which temerity was that Rome was displeased with the article, put the stigma of Modernism upon the author; and refused to appoint him to an archiepiscopal see.

As to articles within the province of Comparative Religion, the less said the better. Let students of this branch of science read for example, the article on Asceticism, if they wish to see how profound it is possible for ignorance of their subject to be.

But however much scholarship may be offended by the Encyclopedia, a certain species of piety will find in its pages matter for

delectable edification. Many of the writers on the saints — on Alphonsus Liguory, Anthony of Padua, and Gerard Majella, for example — tell of levitations, extasies and bilocations as calmly and profusely as though they were composing lessons for a second nocturne.

We would not withold acknowledgment for the good work, sometimes the excellent work, that is in the Encyclopedia. But in the vital matters of modern interest, it is so marked by evasion, special pleading, *suppressio veri*, and downright incompetence, that it is impossible to trust it, and beyond the power of the most benevolent charity to call it a scholarly work. There will be many monuments to the efficiency of the anti-modernist crusade in crushing Catholic scholarship; but few will be more impressive than the fifteen imposing volumes of the Catholic Encyclopedia.

S.

Livres reçus :

Der Untergang Roms. Geschichtliche und psychologische Studie von Giorgio Bartoli. Autorisierte Uebersetzung aus dem Italienischen von F. Pfäfflin. In-8, pp. 303. Preis broch. M. 5., geb. M. 6. Leipzig, Verlag von Arwed Strauch.

George Tyrrell. *The Church and the Future*. London, The Priory Press Hampstead, 1910, in-8, pag. 192.

Dr Th. Engert. *Die Sünden der Päpste im Spiegel der Geschichte*. Eine Modernisten-Antwort auf die Borromaeus-Enzyklika. 1 und 2 Liefer. Leipzig, Verlag Krüger & Co ; 1910.

S. Pey Ordeix. *Der Riñon de la Iglesia*. Paris-Barcelona, 1910, p. 63.

Errata-Corrige.

Certaines erreurs se sont glissées dans l'article de M. Corrance, dernier numéro de la Revue. Il faut lire :

P. 212, l. 12 : 1870] 1807 — p. 213, l. 1 : 1870] 1876 — *ibid.*, l. 23 : Knig] King — p. 214, l. 29-30 : ecclésiasticisme développé] libéralisme — p. 217, l. 32-33 : si satisfaisant qu'il semble en général] ne peut être, en général, satisfaisant.

En raison des vacances, le numéro double vient de paraître avec quelque peu de retard. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser. Désormais tous les numéros paraîtront régulièrement vers la fin du mois.